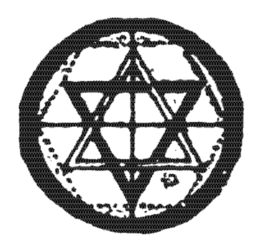
L'Initiation



Revue philosophique des Hautes Études

PUBLIÉE MENSUELLEMENT SOUS LA DIRECTION DE

PAPUS

68me VOLUME. — 18me ANNÉE

SOMMAIRE DU N° 12 (Septembre 1905)

Tout ce qui concerne la Rédaction et les Échanges doit être adressé 5, rue de Savoie, à Paris-VIe. Téléphone — 818-50

Tout ce qui concerne l'Administration :
ABONNEMENTS, VENTE AU NUMÉRO, ANNONCES
doit être adressé à la

LIBRAIRIE INITIATIQUE

PARIS — 23, *Rue Saint-Merri*, 23 — *PARIS*

PROGRAMME

Les Doctrines matérialistes ont vécu.

Elles ont voulu détruire les principes éternels qui sont l'essence de la Société, de la Politique et de la Religion ; mais elles n'ont abouti qu'à de vaines et stériles négations. La Science expérimentale a conduit les savants malgré eux dans le domaine des forces purement spirituelles par l'hypnotisme et la suggestion à distance. Effrayés des résultats de leurs propres expériences, les Matérialistes en arrivent à les nier.

L'*Initiation* est l'organe principal de cette renaissance spiritualiste dont les efforts tendent :

Dans la Science, à constituer la *Synthèse* en appliquant la méthode analogique des anciens aux découvertes analytiques des expérimentateurs contemporains.

Dans la Religion, à donner une base solide à la *Morale* par la découverte d'*un même ésotérisme* caché au fond de tous les cultes.

Dans la Philosophie, à sortir des méthodes purement métaphysiques des Universitaires, à sortir des méthodes purement physiques des positivistes pour unir dans une Synthèse unique la Science et la Foi, le Visible et l'Occulte, la Physique et la Métaphysique.

Au point de vue social, l'*Initiation* adhère au programme de toutes les revues et sociétés qui défendent l'*arbitrage* contre l'arbitraire, aujourd'hui en vigueur, et qui luttent contre les deux grands fléaux contemporains : le *cléricalisme* et le *sectarisme* sous toutes leurs formes ainsi que la *misère*.

Enfin l'*Initiation* étudie impartialement tous les phénomènes du Spiritisme, de l'Hypnotisme et de la Magie phénomènes déjà connus et pratiqués dès longtemps en Orient et surtout dans l'Inde.

L'*Initiation* expose les opinions de toutes les écoles, mais n'appartient exclusivement à aucune. Elle compte, parmi ses 60 rédacteurs, les auteurs les plus instruits dans chaque branche de ces curieuses études.

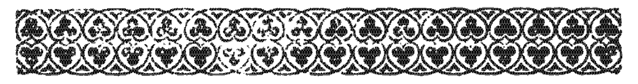
La première partie (*Exotérique*) expose aux lectrices ces questions d'une manière qu'elles savent toujours apprécier.

La seconde partie (*Philosophique et Scientifique*) s'adresse à tous les gens du monde instruits.

Enfin, la troisième partie de la Revue (*Initiatique*) contient les articles destinés aux lecteurs déjà familiarisés avec les études de Science Occulte.

L'*Initiation* paraît régulièrement du 15 au 20 de chaque mois et compte déjà quatorze années d'existence.— Abonnement : 10 francs par an.

(Les collections des deux premières années sont absolument épuisées.)



PARTIE EXOTÉRIQUE

Les Maisons hantées

(*Suite.*)

Les différentes sortes de hantise que nous avons examinées jusqu'ici n'offrent guère de graves inconvénients. Malheureusement il n'en est pas toujours ainsi. Quelque improbable que cela puisse paraître à ceux qui n'ont jamais eu de preuves palpables de l'Invisible, les sentiments violents ne s'éteignent pas avec la vie physique. L'amour ardent et pur d'un être pour un autre peut lui obtenir la grâce de sacrifier momentanément son évolution au bien de l'âme-sœur restée sur la terre. La haine aussi peut se continuer parfois au delà du tombeau. J'en trouve un exemple frappant dans le récit des phénomènes de hantise observés à Izeure, près de Poitiers. Nos lecteurs pourront trouver, dans le numéro d'août 1897 de *l'Initiation*, le récit complet des curieux et tristes événements que je résume pour eux et que j'annoterai à mesure, comme je l'ai fait jusqu'ici. Les premiers phénomènes observés dans la famille S..., tant à Izeure qu'à Poitiers, furent des phénomènes lumineux : vision de tête humaine, d'yeux brillant dans l'obscurité, etc. Ce furent ensuite, perceptibles pour tout le monde, des

coups frappés dans les murs, les meubles, les lits, etc., puis des bruits de pas d'un homme marchant pieds nus, ou ceux d'animaux munis de sabots (Élémentals employés par la force occulte, dont nous dirons plus tard l'origine). Ce fut aussi : la chute d'un corps pesant, le bruit de pas gigantesques dans l'escalier dont le bois craque et gémit, etc., des grincements, des frôlements ressemblant à ceux produits par la griffe d'un animal (même réflexion que ci-dessus).

Les phénomènes changèrent de nature, et on observa de nombreux déplacements, sans contacts : armoires s'inclinant à 45 degrés, portes s'ouvrant seules, etc. La fillette de la maison, Renée S..., fut souvent projetée hors de son lit, devant témoin et en pleine lumière. Enfin, un fait de dématérialisation instantanée d'un liquide se produisit dans d'excellentes conditions. Mais, bien que dans tous les phénomènes anormaux l'intention mauvaise de la force occulte fût bien visible, le mal n'était pas encore très considérable. Il n'en fut pas toujours ainsi, et les attaques féroces de l'Invisible aboutirent bientôt à de véritables catastrophes. Pendant près de vingt années, cette haine s'est ainsi exercée sur la famille S..., surtout sur la mère et ses enfants. Une d'elles, la petite Alice, âgée de deux ans, persécutée sans relâche par l'Invisible, mourut de peur et d'inanition.

Le jour de l'enterrement, trois coups formidables furent frappés sur le petit cercueil au cimetière, comme pour marquer la joie du mystérieux persécuteur ! Les décès se succédèrent rapides et incompréhensibles

dans cette malheureuse famille. De fortes jeunes filles, des jeunes gens pleins de santé mouraient subitement. M. S... lui-même fut presque réduit à la misère, à la suite d'un concours inouï de circonstances malheureuses. On a essayé par différents moyens de savoir quel était l'auteur de cette terrible hantise.

Le signataire de l'article que j'ai résumé croit qu'il s'agissait de phénomènes provoqués par des sorciers vivant sur le plan physique unis à des élémentals de sorciers passés sur le plan astral. C'est ce qu'il y a de plus probable en effet; mais, d'après certains détails, je pencherai à croire que la base de tout est une haine de famille non éteinte par la mort. L'Esprit d'un parent de M. S... a tout fait dans le plan astral pour se venger de la famille de son parent. Ses pensées de haines continuelles l'ont amené en contact avec des êtres semblables à lui. Ceux-ci ont mis à sa disposition les forces terribles dont ils avaient le maniement astro-physique, grâce au lien conservé avec des sorciers encore vivants physiquement. L'examen attentif des faits démontre que pour les produire, non seulement il a fallu des Esprits humains, mais encore des élémentals à forme animale.

Dans mon prochain article, j'étudierai la hantise provenant de sorciers vivants.

(*A suivre*). G. PHANEG.



PARTIE PHILOSOPHIQUE ET SCIENTIFIQUE

Cette partie est ouverte aux écrivains de toute Ecole, sans aucune distinction, et chacun d'eux conserve la responsabilité exclusive de ses idées.

ÉLÉMENTS D'OCCULTISME

Nombres

« Le système des nombres enseigné par Pythagore, qui le tenait évidemment des prêtres d'Égypte, fut propagé par ses élèves.

« L'essence divine, disaient-ils, étant inaccessible aux sens, employons pour la caractériser, non le langage des sens, mais celui de l'esprit ; donnons à l'intelligence ou au principe actif de l'univers le nom de monade ou d'unité, parce qu'il est toujours le même ; à la matière ou au principe passif, celui de dyade ou de multiplicité, parce qu'il est sujet à toutes sortes de changements ; au monde enfin, celui de triade, parce qu'il est le résultat de l'intelligence et de la matière (1). »

Quelle que soit la manière dont le système est présenté, c'est toujours Kether, Binah et Chocmah. C'est toujours la lutte du principe actif et du principe

(1) *Voyage d'Anacharsis*, t. III, p. 181. Paris, 1809.

passif donnant le mouvement, source de la vie. Le sens des leçons de Pythagore sur les nombres est que les nombres contiennent les éléments de toutes les choses et même de toutes les sciences. Pythagore appliqua le système des nombres au monde des esprits et résolut des problèmes parfaitement inconnus à notre arithmétique actuelle. Voici ce qu'a dit un savant, à ce sujet, il y a plus de deux siècles :

« Le grand système du monde repose sur certaines bases d'harmonie, dont l'être, la forme et l'action de toutes choses, aussi bien spéciales que générales, sont une suite naturelle. Ces bases d'harmonie sont appelées nombres. Celui qui les connaît, connaît les lois par lesquelles la nature existe, la comparaison de ses rapports, le genre et la mesure de leurs effets, le lien de toutes les choses et de tous les faits, la physique et la mécanique du monde. Les nombres sont les vases invisibles des êtres, comme leurs corps en sont les vases visibles, c'est-à-dire qu'il existe un double caractère des choses, un visible et l'autre invisible. Le visible est la forme visible, le corps ; la forme invisible, c'est le nombre. Et tout ce qui se présente ou se manifeste est le résultat d'une énergie intérieure, et cette énergie est le dégagement d'une force. Les forces plus ou moins grandes proviennent des nombres réels et l'énergie plus ou moins grande des nombres virtuels. Il y a évidemment des enveloppes invisibles, car chaque être a un principe et une forme ; mais le principe et la forme sont deux extrêmes qui ne peuvent jamais s'unir sans un certain lien qui les attache ; c'est là la fonction du nombre. Comme les lois et

les qualités des êtres sont écrites sur leur extérieur, les lois et les qualités des choses invisibles sont inscrites sur les nombres invisibles. Ou puisque l'on reçoit des impressions de la sensibilité de la pensée par le moyen des sens, de même notre esprit reçoit des idées lucides de la position et de la destination invisibles des choses aussitôt qu'il peut les saisir. Car l'idéal a, comme le physique, nombre, mesure et poids, dont la position n'est visible qu'à l'intelligence. Les véritables nombres du monde sont, il est vrai, infinis, mais leur marche est simple et directe, car tout repose sur les nombres fondamentaux de un à dix. Leur infinité repose sur le nombre infini des êtres en soi, et cela d'autant plus que les mêmes êtres ont plusieurs sortes de qualités. Il y a donc des nombres pour le fond et la substance des êtres, leur effet, leur durée et les degrés de leurs progrès (la progression). Toutes ces choses sont autant de stations où les rayons de la lumière divine s'arrêtent et jettent des reflets en arrière, tantôt pour puiser dans ce même coup d'œil rétrograde une nouvelle vie, une nouvelle mesure, un nouveau poids. Il y a aussi des nombres réunis pour exprimer les différents rapports et les différentes positions des êtres, leur action et leurs effets. Ainsi il y a des nombres centraux et des nombres de circonférences; il y a aussi des nombres faux et des nombres impurs. Malgré leur réunion infinie, l'idée en est très simple, car tout monte du nombre premier fondamental jusqu'à 10 et les nombres simples; et ceux-ci reposent de nouveau dans les quatre premiers nombres fondamentaux

dont la réunion (l'addition) donne 10, d'où résulte aussitôt brillamment la force du quaternaire, qui paraît folie aux gens de nos jours parce qu'ils ne peuvent rien y comprendre.

« Nous voyons ici, en quelque sorte, pourquoi le nombre 10 était si hautement sacré pour les Pythagoriciens, c'était leur nombre le plus révéré, un véritable ἀφφητὸν. Ils juraient par le nombre 4 et un serment par le saint τετράκτος était le plus sacré que l'on pût imaginer. En lui étaient toutes les symphonies et toutes les forces de la nature. Dix était le nombre du monde ou le Pan (Πὰν) absolu. Selon Pythagore, les nombres sont la base de l'esprit divin et le moyen unique par lequel les choses ellesmême se montrent.

« L'union de tous les nombres réunis des mondes, ou la base de l'accord des êtres et de leurs effets, forme l'harmonie du grand tout. C'est pourquoi Pythagore regardait l'astrologie et l'astronomie comme des branches étroitement enlacées d'une seule et même science (1). » Pythagore fait aussi une différence entre les nombres et les chiffres qui peuvent être comptés ; les premiers sont des destinations (*terminationes*, ὁροί) et consistent seulement sur des grandeurs spirituelles ; les seconds, au contraire, ont pour objet des choses corporelles et sont l'expression visible de l'invisible. Tous les chiffres spirituels sont, d'après Pythagore, des rayons, des reflets (*emanatio-*

(1) *Thionis Smyrnii eorum quæ in mathemat. ad Platonis lectionem utilia sunt expositio*, lib. I, cap. I, p. 7. Paris, 1468.

nes) de l'unité, comme un ou l'unité est le commencement des chiffres qui peuvent être comptés. Un est aussi le nom du plus haut, du grand principe, du seul, de l'infini. Un est le centre de tout, le fond de chaque être et de toutes les unités particulières qui ne sont pas absolues et nécessaires, mais qui sont des rayons médiats ou immédiats de l'unité absolue.

Dix unités forment unité de dizaine jusqu'à 100; dix dizaines sont l'unité de 100, et ainsi de suite; toutes les grandes unités contiennent les petites, avec la conséquence que les petites sont contenues dans les grandes, et ainsi se produit l'assemblage mutuel. Et il en est de même dans la nature. Chaque monde supérieur contient toutes les unités subordonnées, où les mondes inférieurs et les plus petits prennent réciproquement part aux mondes, sphères, figures ou créatures supérieures, étant en qualité de subordonnés contenus entre eux. Dans les centaines, par exemple, sont contenus tous les nombres depuis 1 jusqu'à 100, et dans la catégorie animale tous les animaux de la création; et comme tous les nombres de 1 à 100 se rapprochent de plus en plus, alors les animaux, même les plus bas placés, montent de leur degré en se levant et en croissant toujours jusqu'à ce que leurs membres les plus distingués viennent se joindre à l'homme, sans cependant pouvoir atteindre à sa hauteur.

La déviation infinie des races d'animaux en descendant de l'une à l'autre exprime également les rapports du nombre dans le sens de l'unité éclatant en une infinité de débris. Cette méthode lumineuse venue de l'Orient correspond à celle selon laquelle les ordres

les plus bas sortent des plus hauts qui les contiennent en eux et les pénètrent (1).

Non seulement les plus fameux philosophes, mais même les docteurs catholiques, entre autres saint Jérôme, saint Augustin, Origène, saint Ambroise, saint Grégoire de Naziance, saint Athanase, saint Basile, saint Hilaire, Rabanus, Bède et plusieurs autres, assurent qu'il y a une vertu admirable et efficace cachée dans les nombres (2). Sévère Boëce dit que tout ce que la nature a fait d'abord semble avoir été formé par le moyen des nombres; car ça été le principe modèle dans l'esprit du Créateur ; de là est venue la quantité des éléments, de là les révolutions des temps ; c'est de là que subsistent les mouvements des astres, le changement du ciel et l'état des nombres. Il ne faut pas s'étonner, puisqu'il y a de si grandes vertus occultes et en si grand nombre dans les choses naturelles, qu'il y en ait dans les nombres de bien plus grandes, de plus cachées, de plus merveilleuses, plus efficaces, parce qu'ils sont plus formels, plus parfaits et qu'ils se trouvent dans les corps célestes (3). Tout ce qui se fait subsiste par les nombres et en tire sa vertu, car le temps est composé de nombres, et tout mouvement et action et tout ce qui est sujet au temps et au mouvement : les concerts et les voix, sont

---

(1) *Geschichte des Magie*, von Joseph Ennenroses, p. 548, Leipzig, 1844 (Traduction inédite).

(2) *La Philosophie occulte*, de Cornelius Agrippa. La Haye, liv. II, p. 215, 1727.

(3) *Idem*, pp. 213 et 214.

aussi composés de nombres et de proportions et n'ont de force que par eux. Enfin, toutes les espèces de ce qu'il y a dans la nature et au-dessus d'elle dépendent de certains nombres, ce qui fait dire à Pythagore que tout est composé du nombre et qu'il distribue les vertus à toutes choses (1).

Agrippa, saint Martin se sont occupés des nombres, et saint Martin d'une manière spéciale. Saint Martin et l'abbé Joachim sont-ils arrivés jusqu'à la prophétie au moyen des nombres? C'est ce que nous n'avons pas à examiner. Nous ne chercherons pas à donner ici une idée de la méthode des nombres de saint Martin, puisqu'elle est toute mystique, obscure par conséquent, et demanderait, par cela même, de trop grands détails.

Nous citerons seulement, et sans commentaires, ce qu'il nous dit du nombre 1 ; nous citerons Agrippa après lui. « L'Unité, dit saint Martin, multipliée par elle-même ne rend jamais que 1, parce qu'elle ne peut sortir d'elle-même. Un germe végétal qui a produit ses fruits annuels conformément au nombre d'actions qui sont comprises dans ses puissances, n'en produit plus et entre dans son principe. Chaque pensée qui sort de nous est le produit d'une action de puissance qui y est relative et qui, en étant comme le germe, se termine avec la pensée particulière qui l'a produite comme ayant rempli son cours. Quoique la Divinité soit la source infinie, unique et éternelle de ce qui a

(1) *Philosophie occulte* d'Agrippa, liv. II, p. 214. La Haye, 1727.

reçu l'être, chaque acte de ses facultés opératives et productrices est employé à une seule œuvre et s'en tient là, sans les répéter, puisque cet acte est rempli et comme consumé.

« Ainsi, chaque opération étant une et chaque racine de cette opération étant neuve, il est probable que cette racine qui agit dans son action créatrice n'agit plus que dans son action conservatrice dès qu'elle a produit son œuvre, quoique les œuvres qui en résultent soient permanentes et immortelles, parce que les racines ne sont que comme les organes et les canaux par où l'unité manifeste et réalise, au dehors d'elle-même, l'expression de ses facultés. Or, dans toute philosophie possible, les moyens ne sont que passagers et la fin stable (1). »

Voici ce que dit Agrippa :

« Le nombre n'est que la répétition de l'unité, l'unité pénètre le plus simplement tous les nombres, leur source et leur origine, elle les contient tous, étant joints uniquement, demeurant incapable de multitude, toujours la même et sans changements : c'est ce qui fait qu'étant multipliée elle ne produit rien qu'elle-même. Un est le principe de toutes choses, et toutes vont jusqu'à un, parce que tout est venu d'un. Pour que toutes choses soient les mêmes, il faut qu'elles participent d'un, et, de même que toutes choses sont allées à plusieurs par un, ainsi il faut que tout ce qui veut retourner à un quitte la multitude.

(1) *Nombres*, par saint Martin, édition autographiée, pp. 80, 81, 82. Paris, 1843.

Un se rapporte donc à Dieu qui, étant un et innombrable, crée cependant quantités de choses et les contient dans soi.

« Il y a donc un Dieu, un monde qui est à Dieu, un soleil pour un monde, un phénix dans le monde, un roi parmi les abeilles, un chef dans les troupeaux, un commandant dans une armée. Il y a un élément qui surpasse et pénètre tout, c'est le feu; il y a une chose créée de Dieu qui est le sujet de toute admiration, qui est en la terre et dans les cieux : c'est actuellement l'âme végétale et minérale qui se trouve partout, que l'on ne connaît guère, que personne n'appelle par son nom, mais qui est cachée sous des nombres, des figures et des énigmes, sans laquelle l'alchimie, ni la magie naturelle n'ont leur succès (1). »

L'unité, c'est le principe de tout : mais l'unité-lumière ne peut rester une lumière sans ombre, l'unité-voix ne peut rester une voix sans écho. Un est un principe sans comparaison ; le nombre, c'est l'harmonie, et sans harmonie rien n'est possible; l'unité est nécessairement active, et son besoin d'action la fait se répéter elle-même ; elle se partage ou plutôt se multiplie pour produire 2. Mais 2, c'est l'antagonisme, c'est l'immobilité momentanée lorsque les forces sont égales, mais c'est la lutte, le principe du mouvement. Saint Martin, en désignant le nombre 2 comme mauvais et funeste, a prouvé qu'il ne connaissait pas un des plus grands arcanes de la magie.

---

(1) *Philosophie occulte* de Cornelius Agrippa, liv. II, p. 218. La Haye, 1727.

La terre est évidemment un lieu de passage et d'épreuve ; le nombre 2 est donc une nécessité, puisqu'il représente la vie, qui n'est que pour l'action, pour la lutte et qui ne cesse d'être que pour le repos.

Deux, c'est donc l'antagonisme ; mais 3, c'est l'existence ; avec 3 la vie est trouvée. Trois, c'est le pendule qui va tantôt à droite, tantôt à gauche pour équilibrer et faire mouvoir. Trois utilise ainsi la lutte du binaire et en tire le mouvement qui est la vie.

« Trois, dit Balzac dans *Louis Lambert*, est la formule des mondes créés, il est le signe spirituel de la création comme il est le signe matériel de la circonférence. » Trois, c'est Dieu.

Nous ne pouvons résister au plaisir de citer quelques phrases des *Harmonies de l'Être*, exprimées par les nombres, livre éminemment profond et remarquable. L'auteur a lu dans l'évangile de Saint-Jean trois mots : *Vita*, *verbum*, *lux*. Vie, verbe, lumière. Il y voit la trinité, examine la profondeur, la signification de ces trois mots dans plusieurs pages et se résume ainsi : disons que le père est vie et par conséquent puissance et force et que le caractère de cette vie, c'est l'expansion.

Que sera le fils ? Tout le monde le sait, il est le Verbe ou la parole ; mais que faut-il entendre par le Verbe ou la parole ? Tous les philosophes s'accordent à le dire, c'est la forme. Il nous reste donc la lumière. Comment le Saint-Esprit sera-t-il la lumière ? Essayons de le comprendre.

La lumière n'est ni la substance, ni l'intelligence,

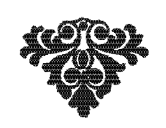
mais elle résulte de leur union, elle n'est pas un composé des deux, elle n'est pas moitié substance, moitié intelligence ; elle est quelque chose de différent de l'un et de l'autre, mais qui procède de l'un et de l'autre, qui n'en procède pas par composition, mais qui est simple en soi et indivisible, qui n'est ni moindre, ni plus grande que l'un et l'autre, car la lumière est partout et seulement où l'intelligence survit à la vie, et si la vie et l'intelligence sont infinies, la lumière aussi le sera. Donc la lumière différente de la vie et de l'intelligence, une, indivisible, infinie, sera une troisième personne, elle sera le Saint-Esprit ».

DESBAROLLES.

PENSÉE

Nous avons dérobé les vases d'or des Égyptiens, pour en former, à notre Dieu, un tabernacle loin des confins d'Egypte.

WRONSKI.



L'idée de la mort à travers les mondes

(*Suite*)

Amérique.

Les Peaux-Rouges vénèrent ce dont ils ne connaissent point le sens, et c'est là le secret de leurs respects et de leurs croyances. Les uns considèrent la mort comme une suprême délivrance, les autres comme la plus exemplaire des punitions terrestres. Certains mettent leurs morts dans des excavations naturelles, et d'autres avaient l'habitude, jadis, de déterrer leurs morts isolés, au bout d'un certain temps, et de réunir les ossements en un seul et vaste sépulcre.

Dans l'Amérique du Nord, les tertres de sépulcres servaient d'ouvrages défensifs.

On y trouve encore des cavités à sacrifices humains remontant à la plus haute antiquité, et dont le foyer contient des cendres et du bois pétrifiés. On suppose qu'on y brûlait les morts et des herbes odorantes.

D'autres tertres en forme de pyramides servaient à faire cuire les ennemis vaincus.

Les *Algonquins*, *Pieds noirs*, *Cheyennes*, *Micmacs*, *Passamanquoddies* mangeaient la tête de leurs parents morts. On a trouvé dans des fouilles récentes des débris de cuisine ancienne où les crânes humains

tenaient une large place, et sans qu'un os de squelette s'y trouvât. On mangeait la tête et l'on enfouissait le reste du corps dans les tertres funéraires.

L'Amérique moderne étant une contrée qui n'a pas d'histoire, pas même une langue propre, puisqu'on y parle une langue qui tient de l'espagnol dans certains endroits et de l'anglais dans d'autres, enterre les morts au hasard du cosmopolitisme : chacun à sa façon ou à la manière de son pays.

Dans les rues de New-York, on voit défiler des corbillards de tous les genres et ayant des cérémonies les plus diverses.

Cependant, les Yankees font les choses largement quand ils sont riches, et alors les caprices les plus effrénés ordonnent les luxes les plus éclatants.

Les Canadiens.

Le Canada est une vaste contrée de l'Amérique septentrionale, bornée au nord par le *Labrador* et la *Nouvelle-Galles*. Tous les cultes y sont libres et toutes les religions y sont tolérées.

Lorsqu'un indigène est mort, on l'habille de ses meilleurs vêtements, et des esclaves, veilleurs de morts, viennent le pleurer.

Les parents ne sont nullement affligés de sa mort. Au contraire, ils disent qu'il est bien heureux de ne plus souffrir et de passer dans une meilleure vie.

Dès que le cadavre est habillé, on l'assied sur une natte, de la même manière que s'il était vivant. Les parents se mettent autour de lui, et chacun, faisant

une harangue, raconte les exploits du mort et ceux de ses ancêtres.

L'orateur qui parle le dernier s'exprime à peu près en ces termes : *Un tel, te voilà assis avec nous, tu as la même figure que nous ; il ne te manque ni bras, ni tête, ni jambes. Cependant, tu cesses d'être, et tu commences à t'évaporer comme la fumée de cette pipe. Qui est-ce qui nous parlait encore, il y a peu d'instants ? Ce n'est pas toi, car tu parlerais encore ; il faut donc que ce soit ton âme qui est maintenant dans le grand pays des âmes avec toutes celles de notre nation. Ton corps, que nous voyons ici, sera dans six mois de la poussière. Tu ne sens rien, tu ne connais rien, et tu ne vois rien, parce que tu n'es rien. Cependant, par l'amitié que nous portions à ton corps, lorsque l'esprit t'animait, nous te saluons et te donnons les marques de notre inaltérable vénération.*

Dès que les harangues sont finies, les parents sortent, pour faire place aux amis, qui font à peu près les mêmes compliments. Ensuite, on enferme le trépassé vingt heures dans la cabane des morts, pendant que les parents font des danses et des festins qui n'ont rien de lugubre.

Les vingt heures expirées, les amis le portent sur le dos jusqu'au lieu où on le met sur des piquets de dix pieds de hauteur, enseveli dans un double cercueil d'écorce, en lequel on met ses armes, ses pipes et du tabac ; les parents et les amis accompagnent le cercueil en dansant.

Les Louisianiens.

La Louisiane est située dans l'Amérique du Nord.

Elle se compose de l'immense contrée qui forme le bassin du Mississipi, ou fleuve Saint-Louis. Elle a pour bornes les monts Apalaches, le Rio del Norte, les monts Rocheux et le golfe du Mexique.

Les Louisianiens ensevelissent les morts avec beaucoup de magnificence ; ils leur donnent tous les plus beaux atours et leur frottent le visage de toutes sortes de couleurs ; puis ils le mettent dans un cercueil qu'ils accommodent en forme de mausolée, en présence de tous les assistants. Si c'est un jeune homme, ils le mettent dans la fosse avec tout ce qui lui appartenait : armes, effets, argent. Ils pensent que lorsqu'il sera au pays des morts, le trépassé aura besoin de ses affaires pour se faire une situation. Si c'est un guerrier, ils mettent seulement ses armes, attendu qu'il aura besoin de son équipage pour aller à la chasse dans le monde de l'au-delà.

*
* *

Dans certaines tribus, il est d'usage de se ruiner pour les morts. La famille distribue tout ce qu'elle possède aux convives du repas funèbre. Ce repas est ordinairement des plus copieux.

Avant les obsèques, les parents se font des blessures aux jambes et aux bras et poussent des gémissements et des hurlements sur le cercueil d'écorce où gît le cadavre pendant trois jours, au bout desquels le défunt est enterré. Un poteau peint marque sa sépulture.

En guise de deuil, les Louisianiens doivent lancer en plein air pendant trois mois, au lever et au coucher du soleil, des cris de douleur et des prières.

Les Commanches.

Les Commanches inhument leurs morts en pleine terre avec des objets qui leur ont appartenu. Jadis, on amenait le corps au bord de la fosse, sur un cheval qu'on égorgeait, mais qui devait appartenir au défunt.

Les veuves se coupaient les cheveux au ras de la tête ; actuellement encore, l'on barbouille la figure du mort en rouge et on lui met sur la tête une paire de cornes de bison. On l'enveloppe ensuite dans une couverture et on le transporte sur un chariot au milieu des lamentations de l'assistance.

S'il s'agit d'un homme, les femmes, parentes du mort, s'entaillent la figure, les bras, avec un couteau et suivent le corps presque nues. Les chevaux que le mort avait dans son écurie viennent derrière le cortège avec les crins et la queue coupés aussi ras que possible. Aussitôt après l'inhumation, la tribu change de campement.

Les Mexicains.

Le Mexique est une contrée de l'Amérique septentrionale, bornée au nord par les *Etats-Unis*, et à l'est par le golfe du Mexique, la mer des Antilles et les Républiques de l'Amérique centrale.

Les cérémonies funèbres des Mexicains avaient un grand caractère de cruauté. A la mort d'un grand, on égorgeait sans miséricorde ses domestiques et ses esclaves, pour les ensevelir dans son tombeau.

Les funérailles s'y faisaient avec un luxe tel que des familles s'y ruinaient.

Quant aux gens du commun, on les ensevelissait sans pompe et l'on mettait dans leurs cercueils des ustensiles de ménage, des étoffes, les Mexicains croyant que les morts allaient continuer dans le monde des esprits les luttes d'ici-bas.

Les Esquimaux.

Les Esquimaux sont les peuples qui habitent les contrées glacées de l'Amérique septentrionale.

Lorsqu'un individu est à l'agonie, on le revêt de ses plus beaux habits et on lui attache les jambes contre les cuisses.

Dès qu'il est mort, on jette tout ce qui a touché le défunt pendant sa maladie, et, après avoir pleuré pendant un moment, on sort le cadavre par la fenêtre ou par une ouverture spéciale pratiquée à cet effet. Pendant ce temps, une femme tourne autour de l'habitation avec une torche allumée, afin d'éloigner l'esprit du mort.

Le corps est ensuite transporté à une certaine distance sur un lieu élevé où on lui a creusé une fosse. Lorsqu'il est descendu dedans à l'aide de cordes, on le recouvre de grandes pierres, dont on forme un monticule.

Quelques Esquimaux déposent leurs morts dans une boîte à quatre pieds du sol; d'autres les abandonnent sans sépulture.

Jadis, il avaient la coutume de placer, à côté de la

tombe, des flèches et des outils, s'il s'agissait d'un homme; un couteau et des aiguilles, s'il s'agissait d'une femme. Mais les indigènes ont presque tous renoncé à cette coutume, s'étant amplement aperçus que les voleurs ne redoutaient pas la vengeance des esprits.

La cérémonie terminée, on revient à la maison ou à la hutte mortuaire, et le plus proche parent dit l'oraison funèbre du défunt. On se livre ensuite à un festin qui se répète chaque jour jusqu'à ce que les provisions du défunt soient complètement épuisées.

Nouvelle-Calédonie.

La Nouvelle-Calédonie est une possession française avoisinant l'Amérique septentrionale et la Russie américaine.

Lorsqu'un indigène meurt, on l'enveloppe dans une natte ornée de perles et on lui met entre les doigts un cordon de perles-monnaies pour payer son passage dans l'autre monde.

Entre temps, on mange des vivres et l'on brûle sa case, pendant que ses parents se lamentent et se déchirent le lobule de l'oreille. Le deuil est de garder les cheveux pendant un an.

Si c'est un chef, on l'embaume et on le momifie. Une fois en cet état, on perce un trou dans le haut de sa case et on le hisse par cette ouverture.

Après l'exposition du corps, on ferme la case, qui devient sacrée (Tabou).

D'autres fois, les chefs sont ensevelis dans des pirogues.

Quant aux simples mortels, on les met dans des grottes ou dans des troncs d'arbres, ou bien on les enterre accroupis, la tête émergeant de la fosse. Au bout d'un an, la tête est recueillie, nettoyée et transportée dans l'ossuaire des ancêtres.

Les Casys.

On donne ce nom à une peuplade indépendante habitant les bords du Gange et où se trouve une pagode célèbre.

Le Casy est le patriarche, sorte de chef de ces Mongols mahométans, sous la direction duquel vivent de nombreux coreligionnaires, aussi nettement séparés, dit-on, des Mongols bouddhistes que les musulmans d'Europe le sont des chrétiens.

Dès qu'un adepte est à l'agonie, Esvvara, le Dieu protecteur de la pagodė, vient lui souffler dans l'oreille et le purifier de ses péchés. Un prêtre assiste le mourant en disant des prières et en égrenant son chapelet.

On doit avoir la précaution de mourir sur l'oreille gauche, souspeine d'une petite malédiction. S'il arrive à un moribond de l'oublier, les assistants ne manquent jamais de lui en faire amèrement le reproche et de le tourner du bon côté avant qu'il ait expiré.

Les Ghiliaks.

Les Ghiliaks habitent la vallée du *Bas-Amont*, grand fleuve d'Asie qui traverse la Mandchourie et vient se jeter dans la mer d'Okhotsk.

Lorsqu'un indigène tombe malade, on appelle le Chaman, qui est à la fois prêtre et médecin.

Dans les cas très graves, celui-ci tourne sur place en jouant d'un tambour qu'il a toujours sur lui. Il fait aussi des invocations et force le malade à se lever et à sauter au-dessus du feu.

S'il meurt, le cadavre est ensuite brûlé sans cérémonie spéciale en présence des parents et amis. L'habit, la pipe et les armes du défunt son enterrés dans une petite cabane, dans laquelle on dépose également ses cendres.

On tue et l'on mange, sur le lieu même des funérailles, le chien favori du défunt, en signe de deuil. Les femmes dénouent leurs cheveux, tandis que les hommes se les coupent.

Après l'enterrement, les morts ne sont pas oubliés. De temps en temps, la famille se réunit auprès de la petite cabane mortuaire, pour se livrer à des festins et entonner des chants en l'honneur du défunt. Celui-ci reçoit sa part du repas par une petite ouverture pratiquée dans la cabane, où on lui passe des poignées de millet et des pipes bourrées de tabac.

Les Lapons.

La Laponie est une partie du nord de l'Europe, qui occupe la partie septentrionale de la Scandinavie. Convertis au christianisme par des missionnaires suédois, les Lapons pratiquent le culte luthérien, mais en y joignant des idées idolâtriques. Ils ont un culte spécial pour des figures grossières sculptées en pierre.

Les Lapons, après l'ensevelissement, déposent sur la tombe du défunt tous les instruments dont il se servait et dont il pourrait avoir besoin dans l'autre monde. C'est ainsi que l'on peut voir sur une tombe, à Pakanajokki, à la fois un plat, une hache, une cuiller, une sorte de petite pelle semblable à une pagaie, placée là par une main pieuse.

Les corps sont placés dans des cercueils de pin, et, en guise de pierre tombale, on élève sur le fossé un appentis en bois de deux pans, comme un toit de maison haut de quelques centimètres au-dessus du sol. Sur le devant est percée une petite ouverture carrée, sans doute pour que le mort puisse respirer.

De l'autre côté est placée une croix grecque, sur un des bras de laquelle est figurée une tête de mort d'exécution primitive.

Les Lapons enterrent leurs morts soit dans les cimetières, soit autour des églises, ou bien dans des endroits déserts, au milieu des forêts ou de montagnes. Lorsque le sol est crevassé comme dans certains terrains, ils déposaient les cadavres dans les anfractuosités de la roche. On peut observer des sépultures de ce genre sur un point de la roche de Marmaine.

Ce dernier mode de sépulture est plus ancien que le premier et rappelle celui en usage chez les Lapons de l'extrême Scandinavie. Ces Lapons-là enveloppent leurs morts d'un suaire d'écorce de bouleau et les déposent sur un tas de pierres ou dans une caverne.

ETIENNE BELOT.



EXPOSITION SUCCINCTE

De la valeur symbolique des nombres

PAR PIERRE DE JOUX.

Ταῦτα πόνει, ταῦ τἔχμελέτα, τούτων χρή ἐρᾶν σε,
Ταῦτα σε της δειης αρἐτῆς εις ἴχνια θησει ;
Ναί μά ᾿τἀμετερα ψυχᾶ παραδόντά τετρακτύν,
Παγαν ἀενάου φύσεως, ...

*
* *

Pratique bien toutes ces choses, médite-les bien ; il faut que tu les aimes de tout ton cœur.

Ce sont celles qui te mettront dans la voie de la vertu divine. J'en jure par celui qui a transmis dans notre âme le sacré *quaternaire*, source de la nature dont le cours est éternel.

(*Vers dorés de Pythagore.*)

Γνώσῃ δ'ανδρωπους αὐθαίρετα ἡματέφοντας ;
Τλήμονες, οι τ'ἀγαθῶν πέλας ὄντων ουκ εσορῶσιν,
Οὔτε κλουσι λύσιν δε κακῶν παῦροι συνίσασι.
Τοίη μοῖρα βυοτῶν βλαπτει φρενασ οἱ δε κυλινδροισ
Αλλοτέπ' ἄλλα φερονται, ἀπείρονα πημαт'εχοντες.
Αλλά σύ θάρσει, έπει θειον γένος έσι βροτοισιν.
Οἷς ἱερά ωροσφερουσα φύσις δεἰκνυσιν εκασα.
Ωύ εἶ : σοἰ τι μέτεσι, κρατησεις ὧν σε κελευω
Εξακέσας, ψυχὴν δε πονων ἀπό τῶδε σαωσεις...

*
* *

Tu connaîtras que les hommes s'attirent leurs malheurs volontairement et par leur propre choix.

Misérables qu'ils sont ! Ils ne voient ni n'entendent que les biens sont près d'eux.

Il n'y a que très peu de personnes qui sachent se délivrer de leurs maux.

Tel est le sort qui aveugle les hommes et leur ôte l'esprit. Semblables à des cylindres, ils roulent çà et là, toujours accablés de tourments infinis.

Mais prends courage, la race des hommes est divine.

La sacrée nature leur découvre les mystères les plus cachés. Tu viendras à bout aisément de toutes les choses que je t'ai ordonnées, si elle t'a fait part de ses secrets. Et, en guérissant ton âme, tu la délivreras de toutes ses inquiétudes et de tous ses travaux.

(*Vers dorés de Pythagore.*)

1. — Que l'on ne soit point surpris des expressions numériques employées partout dans ce discours : toutes choses ayant été faites suivant les proportions

éternelles des *nombres*, l'harmonie social leur dit aussi ses rapports, comme les lois leur doivent leur existence; ils sont, en quelque sorte, la base de l'ordre universel et le lien qui enchaîne toutes choses. Je crois donc rendre ici quelque service à mes lecteurs, en leur donnant l'interprétation du langage des nombres dans le sens que leur prêtaient les Pythagoriciens (1); et je juge d'autant plus convenable de le

(1) Pythagore, dont le père Mnémachus était originaire de Samos, île de l'Archipel, naquit à Sidon en Phénicie, 590 ans avant Jésus-Christ. Le désir ardent de s'instruire lui fit parcourir une grande partie de l'Asie; il demeura en Egypte 25 ans, fut initié aux mystères de Diospolis après les plus austères épreuves. — De là, il se rendit chez les Chaldéens, où il eut un grand commerce avec des prêtres hébreux et avec le second des Zoroastre. — De retour dans son pays paternel, il donna des lois à plusieurs villes libres de la Grèce, eut à son école plus d'un souverain, fonda diverses républiques en Italie, apaisa les séditions qui déchiraient un grand nombre de communautés, rétablit le calme et la paix dans une infinité de familles, civilisa les mœurs féroces de bien des nations, fit refleurir la religion et la morale et adoucit le système des gouvernements; partout, en un mot, où furent adoptés ses principes, germa le bonheur.

On sait que les disciples regardaient les paroles de leur maître comme les oracles d'un dieu et qu'ils n'alléguaient pour établir un dogme que ce mot célèbre : Il l'a dit. Sa demeure était nommée le Sanctuaire de la Vérité, et on appelait la cour de sa maison le temple des Muses. Archytas, cet illustre géomètre dont Horace nous dit qu'avec d'infinis calculs il mesura la terre et les eaux, et s'éleva jusqu'aux régions célestes; Lysis, qui fut précepteur d'Epaminondas; le fameux Empédocle, Timée de Locres dont les écrits nous restent, Epicharme de Sicile, que Cicéron assure avoir été un homme de beaucoup d'esprit, et plusieurs autres grands hommes sortirent de son école, parmi lesquels se trouvent trois sages législateurs : Zaleucus, qui donna des lois à la ville de Locres; Charondas, qui gouverna celle de Thurium, et Zamolxis, esclave de Pythagore, qui fut trouvé digne de rédiger pour le royaume de Thrace un système de législation. Les Romains eux-mêmes ouvrirent l'oreille à ses utiles préceptes; et l'admiration qu'ils

faire, qu'aucun écrivain moderne quelconque n'en a encore entendu ou offert l'explication, et que, la Franc-Maçonnerie faisant des nombres un usage à peu près semblable à celui de Pythagore, ceux qui se rencontrent ici figurativement n'offusqueront, dès lors, aucun esprit.

D'ailleurs, les symboles numériques étaient tellement en usage chez les Orientaux, qu'on les voit sans

---

eurent pour lui fut si grande, que, longtemps après sa mort, ils lui firent élever dans la Place une statue de bronze, comme au plus sage de tous les humains; s'il faut, en effet, mesurer la gloire d'un philosophe à la durée de ses dogmes et à l'étendue des lieux où ils ont pénétré, rien n'égale la réputation de Pythagore, puisque la plupart de ses opinions sont encore suivies dans la plus grande partie du monde entier; mais, ce qui est infiniment plus glorieux pour cet homme célèbre, c'est que Socrate et Platon, les deux plus grands génies de la Grèce, ont suivi ses opinions et sa manière de les expliquer.

Tel fut enfin l'éclat de sa doctrine que, plusieurs siècles après lui, on disait de ses disciples : « Nous admirons plus un Pythagoricien quand il se tait, que les autres philosophes, même les plus éloquents, quand ils parlent. » Il mourut à Métapont dans la grande Grèce, âgé d'environ quatre-vingt-dix ans. Du reste il est ici très important de relever une grande erreur dont la doctrine de la nature de l'âme aurait été accablée, c'est le dogme de la transmigration de l'âme en plusieurs corps, soit d'hommes, soit d'animaux, soit de plantes, dans lesquels elle passerait au sortir de ce monde pour expier ses péchés.

L'on s'est trompé de la manière la plus grave sur cette métempsycose, qui est encore reçue chez les Indiens et qui était admise dans l'Egypte et en Asie. Voici la vraie explication de l'erreur qui la fit attribuer aux Pythagoriciens.

Tout le secret de cette fiction si merveilleuse, et dont on a fait un monstre en la prenant à la lettre trop grossièrement, c'est que l'homme peut se rendre semblable aux bêtes par le vice, comme il est capable d'atteindre par la vertu à la ressemblance de Dieu. Ainsi, Homère suppose élégamment que l'enchanteresse Circé, dégradant par l'excès des plaisirs sensuels les compagnons d'Ulysse, les avait métamorphosés en pourceaux. Ainsi encore, le divin Précepteur des sociétés humaines donnait à ses féroces contemporains les noms des

cesse dans leurs livres ; c'est ainsi qu'ils enseignaient leur doctrine, sans la divulguer et sans la cacher ; et l'on peut regarder ces hiéroglyphes comme le berceau de la *morale*, comme allant droit à inculquer le précepte sans définition et sans de longs raisonnements. Je vais en tracer quelques exemples.

UNITÉ

2. — Et d'abord l'unité était pour les anciens philosophes le symbole de l'harmonie générale ; elle re-

---

animaux irraisonnables auxquels ils ressemblaient le plus ; et les qualifications de loups, de chiens, de pourceaux et de serpents lui servaient à désigner les injustes, les impudents, les débauchés, les perfides. Ici, il dénomme ses disciples par l'épithète de l'inoffensive brebis ; là, il est lui-même l'Agneau de Dieu, à cause de sa parfaite innocence ; ailleurs enfin il désigne Hérode sous l'emblème du renard pour exprimer son astuce et sa malignité. Cependant, les poètes, regardant cette métaphore comme leur bien, à cause de la fiction qui prête à une grande vérité une brillante enveloppe, habitant par caractère et par profession le pays de la fable et de la chimère, ont débité dans leurs écrits que Pythagore avait enseigné la transmigration, qu'il avait lui-même assuré avoir subi plusieurs métamorphoses. De prétendus philosophes, amoureux de la singularité ou de sectes opposées à l'école italique, empruntèrent bientôt des poètes cette mensongère opinion ; ils séduisirent même et attirèrent à cette absurde et injuste notion sur Pythagore plusieurs historiens, dont quelques-uns ne sont pas moins amoureux de fables que les poètes.

Il est néanmoins une preuve sûre et incontestable que Pythagore n'eut et n'enseigna jamais la ridicule opinion du passage de l'âme en d'autres corps : c'est qu'il n'y en a pas le moindre vestige dans les symboles qui nous restent de lui, ni dans les préceptes admirables que Lysis, son disciple, a recueillis et que l'antiquité nous a conservés avec une fidélité respectueuse sous le titre de « Vers dorés de Pythagore », pour marquer et leur excellence et leur parfaite beauté : au contraire, nous y voyons que les hommes, quant à leur essence, demeurent toujours tels qu'ils ont été créés, qu'ils ne

présentait le centre invisible et la source féconde de toute réalité ; elle seule encore, n'étant point composée, peignait l'Être simple et éternel ; l'unité enfin, comme principe générateur des nombres, devenait pour les Sages l'attribut essentiel, le caractère sublime et le sceau même de la Divinité.

BINAIRE

3. — Le nombre 2 offrait l'idée contraire. Là commençait la science funeste du bien et du mal ; tout ce

---

peuvent se dégrader que par le vice et s'anoblir que par la vertu. Voici les expressions d'Hiéroclès, l'un de ses plus zélés et de ses plus célèbres disciples :

« Celui qui s'attend qu'après sa mort il se revêtira du corps d'une bête, qu'il deviendra un animal sans raison, à cause de ses vices, ou qu'il sera changé en quelque plante, en vertu de sa stupidité et de sa pesanteur, cet homme, croyant par sa conduite se précipiter dans quelqu'une des substances inférieures, se trompe infiniment ; il ignore absolument la forme éternelle de notre âme, qui ne peut jamais changer ; car, étant et demeurant toujours l'homme, elle est dite devenir dieu ou bête par la vertu ou par le vice, quoiqu'elle ne puisse parvenir à être ni l'un ni l'autre par sa nature, mais seulement par sa ressemblance avec l'un des deux. »

Et Timée de Locres, autre disciple de Pythagore, choqué qu'on lui attribuât si injustement cette prétendue transmigration et qu'on prît si grossièrement l'opinion de son maître, dont il était parfaitement instruit, nous a laissé dans son *Traité de l'âme* ces remarquables paroles :

« Comme nous guérissons parfois les corps malades par des remèdes violents, nous en usons de même pour la guérison des âmes : quand elles refusent de se rendre aux simples vérités, nous les guérissons par de mortifiantes allégories et par de frappants emblèmes. C'est pour effrayer salutairement les hommes corrompus et pour les empêcher de commettre les crimes qui les déshonorent, que nous sommes réduits à les menacer d'étranges purifications et de pénitences qui les humilient, jusqu'à leur déclarer que les âmes passent en de nouveaux corps ; que l'âme d'un poltron, par exemple, passe dans

qui est double, faux, opposé à l'unique réalité, était dépeint par le nombre binaire. On sait que les Romains dédièrent à Pluton le second mois de l'année, et que, le second jour du même mois, ils expiaient les mânes des morts, et c'est de ces expiations qu'il se nomme Février, du verbe *februare*, expier.

Ce nombre 2 exprime aussi l'état de mélange et de contrariété dans lequel se trouve la nature humaine, où tout est double ; ainsi la nuit et le jour, la lumière et les ténèbres, le froid et le chaud, la santé et l'état de maladie, l'erreur et la vérité, l'un et l'autre sexe.

TERNAIRE

4. — Le ternaire était pour les pythagoriciens un nombre intéressant et il est comme révéré dans l'antiquité sacrée..., et en effet il n'y a que trois divisions

---

le corps d'un cerf timide ; celle du ravisseur, dans celui du loup ; celle du meurtrier, dans le corps de quelque bête plus féroce encore ; celle de l'homme impur, dans le corps d'un pourceau. »

Proclus et Socrate, dans le *Phédon*, s'expliquent à peu près de même sur la prétendue métempsycose, trop injustement attribuée à Pythagore.

Lysis enfin, l'ami particulier de ce philosophe, et qui avait reçu de sa bouche même les dogmes qu'il enseigne dans ses *Vers dorés*, dit formellement que, quand l'âme, après s'être purifiée de ses crimes, a quitté le corps et qu'elle est retournée dans le ciel, elle n'est plus sujette ni au changement ni à la mort, et qu'elle jouit dès lors d'une félicité éternelle. Voilà qui est concluant.

J'ai cru devoir cette explication de la plus grande des doctrines humaines et inspirer ainsi à mes lecteurs une confiance que méritent les pythagoriciens, et par la sublimité de leurs principes si rapprochés de ceux de nos Saintes Ecritures et par a moralité exemplaire de ceux qui en estiment les sentiments.

. . . .

possibles dans tout être étendu ; il n'y a que trois figures dans la géométrie, puisqu'il n'y a point d'espace autour d'un point donné qu'on ne puisse égaler à un triangle, à un carré ou à un cercle. Et les anciens chimistes distinguaient surtout les principes naturels, le sel, le soufre et le mercure, dont ils rapportaient respectivement l'action sur les animaux aux trois fonctions corporelles, la tête, la poitrine et le ventre inférieur. Il y a plus : d'habiles physiciens modernes ne reconnaissent que trois éléments..., et en refusant à l'air le rang qu'il occupait dans les principes constitutifs de la nature, ils ne le regardent plus que comme la réunion des vapeurs qui s'échappent sans cesse des autres corps..., et c'est à cette triple classification des éléments qu'il faut rapporter encore celle des trois règnes des naturalistes, le règne animal ou domine le feu, le règne végétal que l'eau fait essentiellement germer ou reproduire, et le règne minéral dont la terre est tout à la fois la matrice et l'organe de réaction. D'ailleurs, toute surface étant réductible en triangles, le ternaire représentait chez les pythagoriciens non seulement la surface, mais encore le principe de la formation des corps : aussi ne comptait-on que trois Grâces ; aussi n'y a-t-il que trois grades essentiels chez les francs-maçons ; aussi vénèrent-ils dans le triangle le plus auguste mystère, qui est celui du Ternaire sacré, l'objet de nos hommages et de notre culte.

TRIPLE TERNAIRE OU NEUVAIRE

5. — Si le nombre 3 a été célébré chez les premiers

sages, celui de 3 fois 3 n'a pas eu moins de célébrité, et en voici la cause : C'est que, chacun des trois éléments qui constituent nos corps étant ternaire, l'eau renfermant de la terre et du feu ; la terre contenant des particules ignées et aqueuses ; le feu à son tour étant tempéré par les globules d'eau et les corpuscules terrestres qui lui servent d'aliment ; aucun des trois éléments ne se trouvant ainsi entièrement dégagé des deux autres, tous les êtres matériels, composés de ces trois éléments dont chacun est triple, peuvent dès lors se désigner par le nombre figuratif de 3 fois 3, qui est devenu le symbole de toute corporisation ; de là vient que j'ai appelé la matière une enveloppe neuvaire, ou, pour m'exprimer en d'autres mots, je dirai que toute étendue matérielle, toute ligne circulaire a pour signe représentatif le nombre 9 chez les pythagoriciens ; et l'on sait que la propriété que possède ce nombre de se reproduire sans cesse lui-même tout entier dans la multiplication, offre à l'esprit un emblème bien frappant de la matière qui se compose sans cesse à nos yeux, après avoir subi mille et mille décompositions. (En additionnant à la pythagoricienne les chiffres des nombres que produit 9, on le retrouve toujours ainsi : 2 fois 9 = 18 ou 1 + 8 = 9 ; de même 3 fois 9 = 27 ou 2 + 7 = 9 et enfin 9 fois 9 = 81 ou 8 + 1 = 9, et si nous disons que le nombre neuvaire est le signe de toute circonférence, c'est que 360°, valeur de la circonférence, sont dans cette manière de compter égaux à 9.) Aussi le nombre 9 était-il employé dans les mystères d'Éleusis pour peindre la fragilité des choses humaines, tout ce qui

est versatile et sujet au changement ; de là peut-être la mythologie a-t-elle reconnu 9 Muses, vu l'inconstance, la variété et l'arrondissement du rythme qui est l'âme de la versification.

QUATERNAIRE

6. — Ce nombre 4, employé par les pythagoriciens et par toutes les sociétés mystérieuses comme l'emblème du mouvement et de l'infini, représente tout ce qui n'est ni corporel ni sensible ; il était proprement le symbole du principe éternel et créateur : aussi Pythagore communique-t-il à ses disciples, sous le nom de quaternaire ou de Τετρακδός, le nom ineffable de Dieu, Jéhovah (יהוה), qui veut dire : source de tout ce qui a reçu l'être, et qui est de 4 lettres en hébreu. D'ailleurs, c'est au nombre 4 ou au carré que la géométrie ramène tout ce qu'elle se propose de mesurer, et elle ne considère le triangle que comme division et comme moitié du même carré. Enfin, la puissance du 10, c'est le 4, car avant qu'on parvienne jusqu'au 10 accompli et parfait on découvre dans le quaternaire toute la perfection du 10 : en assemblant les nombres depuis 1 jusqu'à 4, cette addition fait 10.

$$\begin{array}{r} 1 \\ 2 \\ 3 \\ 4 \\ \hline 10 \end{array}$$

Ajoutez que c'est dans le 4 que se trouve la pre-

mière figure solide, le symbole universel de l'immortalité, la pyramide. Car, si le triangle figuré par le nombre 3 est la plus simple des figures rectilignes, le propre du 4 est la solidité; et si le nombre 3 fait la base triangulaire de la pyramide, c'est l'unité qui en fait la pointe ou le sommet.

Aussi, Lysis et Timée de Locres disent-ils qu'on ne saurait nommer une seule chose qui ne dépende du quaternaire comme de sa racine.

Aussi, la matière étant représentée par le nombre 9 ou 3 fois 3, et l'esprit immortel ayant pour hiéroglyphe essentiel le quaternaire ou le nombre 4, les Sages ont dit que, l'homme s'étant trompé et jeté dans un labyrinthe inextricable en allant de 4 à 9, le seul chemin qu'il ait à prendre pour sortir de ces routes ambiguës, de ces détours et du gouffre de maux où il s'est plongé, c'est de rebrousser chemin, c'est d'aller de 9 à 4.

QUINAIRE

7. — Le nombre 5 était considéré par Pythagore comme formé du ternaire, si intéressant dans ses résultats, et du binaire, symbole de ce qui est faux et double; il exprimait donc énergiquement l'état d'imperfection, d'ordre et de désordre, de bonheur et d'infortune, de vie et de mort, qui se voit sur la terre ; il offrait même aux sociétés mystérieuses l'image effrayante du Principe mauvais, jetant le trouble dans l'ordre inférieur, et, en un mot, le binaire agissant sur le ternaire.

Le quinaire, sous un rapport différent, était aussi

l'emblème du mariage, parce qu'il est composé de 2, premier nombre pair, et de 3, premier nombre impair. Aussi, Junon, présidant à l'hyménée avait-elle pour hiéroglyphe le nombre 5. Enfin, le quinaire offre une des propriétés du nombre 9 : celle de se reproduire en le multipliant par lui-même, c'est-à-dire 5 par 5; le produit de 125 par 5; ce second produit par 5, etc. Il vient toujours un nombre 5 à la droite du produit, résultat qui le faisait employer comme le symbole des vicissitudes matérielles.

SENAIRE

8. — Le nombre 6 était, dans les mystères anciens, un emblème frappant de la nature, comme présentant les 6 dimensions de tous les corps, les 6 lignes qui en composent la forme : la ligne de direction vers le nord, celle de direction vers le midi, la ligne qui tend à l'orient et celle qui indique l'occident, avec la ligne de hauteur et celle de profondeur répondant au zénith et au nadir.

Les Sages appliquaient le nombre senaire à l'homme physique, tandis que le septenaire était pour eux le symbole de son esprit immortel.

SEPTENAIRE

9. — Le nombre 7 était considéré par les Pythagoriciens, tantôt comme formé de ceux de 3 et de 4, dont le premier offrait l'image de trois éléments matériels, tandis que le second leur peignait le principe de tout ce qui n'est ni corporel ni sensible et ce nombre

sous ces rapports réunis leur présentait le symbole de tout ce qui est parfait ; tantôt, ces mêmes philosophes voyaient le nombre 7 comme composé du senaire et de l'unité et, dès lors, ils s'en servaient pour désigner le centre ou l'esprit de chaque chose, vu qu'il n'est aucun corps dont 6 lignes ne constituent la forme, laquelle à son tour ne saurait exister sans un septième point intérieur, qui est le centre et la réalité de ces mêmes corps, desquels les dimensions extérieures ne donnent que l'apparence.

Mais il n'est aucun de mes lecteurs qui ne sache que, dans les mathématiques, tout centre est supposé, qu'il est indépendant de manifestation formelle quelconque, puisque c'est sur ce centre supposé que toute démonstration géométrique est fondée et non sur aucun centre visible; d'où les Pythagoriciens ont cru devoir représenter ce centre invisible de chaque chose par le nombre 7 ou le septenaire qui est le complément numérique de tout corps; et les 7 jours de la création du monde, les 7 sens vocaux, les 7 tons de l'harmonie, les 7 métaux, les 7 filets colorés de la lumière et tant d'autres phénomènes naturels confirmèrent les anciens Sages dans l'emploi de ce symbole.

D'ailleurs, ils exaltaient les propriétés du 7 comme ayant en second la perfection de l'unité, qui est le nombre des nombres; car, si l'unité est incréée, si aucun nombre ne la produit, le 7 non plus n'est engendré par aucun nombre contenu dans l'intervalle du 10, et le 4 offre un milieu arithmétique entre le 1 et le 7, puisqu'il surpasse le 1 du même nombre qu'il est surpassé lui-même par 7, et ce nombre,

c'est le 3, 4 étant au-dessus de 1 comme 7 est au-dessus de 4.

DENAIRE

10. — Je m'abstiens ici de parler du nombre 8, bien qu'il soit de la plus haute importance et qu'il y ait infiniment de choses à en exposer, et je termine ici ces observations par le denaire.

Le nombre 10, contenant toutes les prérogatives des nombres qui le précèdent, figurait aux sociétés mystérieuses l'assemblage de toutes les merveilles de l'univers : aussi le traçaient-elles d'une manière différente de la nôtre; elles plaçaient l'unité au milieu du zéro, comme le centre d'un cercle, et ce chiffre était pour les anciens le symbole et la lettre initiale de la divinité.

Ils voyaient en lui tout ce qui est digne de fixer notre pensée; le centre, le rayon et la circonférence leur représentaient Dieu, l'homme et l'univers. Ajoutons que l'intervalle fini du nombre, c'est le 10; car celui qui veut compter davantage après le 10, revient à 1, 2, 3 et compte ainsi la seconde dizaine jusqu'à 20 et la troisième dizaine de même jusqu'à 30 et ainsi à toutes les dizaines jusqu'à 100.

Après 100, il revient encore de même à 1, 2, 3; et ainsi l'intervalle du 10 répété sans cesse va jusqu'à l'infini. Mais le 10 n'étant que le chiffre 1 suivi de 0 montrerait, suivant Pythagore, que l'on dit avoir inventé les figures numérales, que hors de l'unité tout

est néant et que ce n'est que par elle que toutes choses subsistent.

Je ne dois pas enfin omettre un symbole touchant qu'offre le denaire, c'est que les sociétés mystérieuses l'employaient comme signe expressif de la concorde, de l'amour et de la paix, vu que les deux mains jointes ensemble forment, par le moyen des doigts, le nombre de 10 et que deux personnes qui veulent se lier étroitement se serrent la main en témoignage d'une amitié réciproque.

11. — Mais, dira quelque lecteur, voilà les opinions de l'ancienne école, et cette doctrine numérique repose uniquement sur des conventions qui n'ont d'usage que pour ceux qui en reconnaissent l'emploi et le sens. Je réponds d'abord que je ne prétends pas ici enseigner à qui que ce soit la science des nombres pythagoriciens; que je me suis borné à en offrir quelques rapports généraux et les idées qui se rapprochent le plus de l'intelligence la moins exercée, laissant au travail de chacun à en pénétrer les résultats plus profonds. Je dis encore que je ne vois pas pourquoi, indépendamment de la géométrie et du calcul, on ne serait pas libre d'employer les chiffres, d'après l'usage constant des anciens, comme signes représentatifs d'idées et d'objets quelconques; qu'il suffit de n'attacher aux nombres aucune vertu, aucune puissance physique ou spirituelle, pour n'être point taxé de superstitieux; qu'on ne peut lire ni les écrits maçonniques, ni rien de ce qui tient aux mystères de l'antiquité, sans rencontrer les nombres employés comme langage symbolique, comme peignant des objets dont ils enve-

loppent aux uns et manifestent aux autres les secrets rapports ; que j'ai donc jugé convenable d'offrir une clef de ce langage, afin que l'intelligence du lecteur, reposant sur les idées qu'expriment ces nombres, ne se fatiguât plus à y chercher ce qui n'y est point.

12. — Si l'on m'objecte enfin, qu'au lieu des trois éléments de Pythagore et des Francs-Maçons, les chimistes de nos jours en ont découvert 30, je dirai qu'ils entendent le mot élément dans un sens entièrement différent du nôtre, puisqu'ils reconnaissent pour éléments seulement les corps ou les substances qui ne peuvent plus se décomposer ; tandis que nous établissons, de notre côté, que tout élément est triple, que tout dans la nature est composé et qu'il n'est que l'unité qui soit simple.

Les années seules prononceront sur la vérité de ces assertions ; l'on revient déjà ouvertement à des opinions que les philosophes modernes avaient témérairement méprisées, et l'on voit chaque jour cet adage d'Horace se réaliser : *Il y a plusieurs mots qui sont tombés depuis bien des siècles et qui renaîtront ; d'autres opinions, d'autres mots qui règnent avec éclat et avec grâce tomberont à leur tour, si l'usage le veut.* Or, il est du langage des nombres comme de celui des mots, pourquoi n'auraient-ils pas comme eux une renaissance ?

Multa renascentur quæ jam cecidere, cadentque
Quæ nunc sunt in honore, si volet usus.

(*Horatii Ars poetica.*)

P. de Joux.

AU PAYS DES ESPRITS

(*Suite.*)

Extraits du journal de John Cavendish Dudley, esq. de Londres.

L'ouverture de notre loge ayant été faite avec les formalités habituelles, tout se passa d'abord comme la nuit où mourut le professeur von Marx. Il y avait dans nos esprits la même incertitude, la même attente de quelque chose d'extraordinaire. Nos néophytes, nos clairvoyants étaient agités et nerveux. A plusieurs reprises, les lampes s'éteignirent et notre indescriptible terreur nous poussa à les rallumer chaque fois, malgré nos règlements. Tout à coup des éclairs sillonnèrent la chambre dans toutes les directions, éteignant définitivement les lampes et suivis du plus effroyable coup de tonnerre que j'aie jamais entendu. Au dehors, un terrible orage éclatait sur la ville. Pendant plus de trois heures, la tempête rugit avec tant de furie que pendant plusieurs années les habitants en gardèrent le souvenir. Nous éprouvâmes un soulagement en entendant le début de l'ouragan, espérant

que notre oppression pouvait ainsi être expliquée normalement, mais l'impression de terreur revint rapidement, et bientôt, à la lueur des éclairs incessants qui illuminaient la loge, nous aperçûmes une grande figure immobile, un pied sur la dernière marche de l'autel central. Nous pensâmes d'abord qu'un de nos membres s'était placé là sous l'influence d'une transe magnétique. Il n'en était rien ; les décharges répétées du fluide électrique illuminèrent les traits de l'étranger et révélèrent la présence certaine de Félix von Marx lui-même. Il était enveloppé dans une de ses robes de professeur, et le chapeau qui formait une partie du costume était distinctement visible, se détachant sur le drap blanc de l'autel. Qu'il me soit permis de remarquer ici que les apparitions que nous avions l'habitude d'invoquer n'étaient jamais « les Esprits des morts » ou au moins n'étaient pas considérées comme telles. C'est pourquoi cette apparition visible pour tous les assistants, si clairement identique avec un être dont nous avions enseveli nous-même la dépouille mortelle, fit sur nous tous une impression mille fois plus profonde que les âmes volantes et les esprits de la nature vus dans le miroir ou même en dehors. Nous savions que cette nuit aucun étranger ne pouvait pénétrer dans le hall, et que seuls les officiers de la Société étaient présents lorsqu'on avait fermé et gardé les portes.

Plusieurs minutes s'écoulèrent pleines de terreur, et nous commençâmes à voir que von Marx n'était pas seul. Assis en cercle sur le sol, de noires figures à la tête voilée entouraient l'autel et l'étranger de toutes

parts, sauf d'un seul côté. Dans cette ouverture, du côté de l'autel opposé à von Marx, se tenait une forme féminine, voilée et plongée dans un brouillard d'un blanc lumineux qui laissait deviner ses contours. A cette vue, mon sang se glaça dans mes veines, mes prunelles me parurent sortir de leur orbite, et une horreur sans nom pesa sur moi avec tant de force que je crus ma dernière heure arrivée. Si je n'avais été aidé, je suis persuadé que je serais mort sur le coup. J'ai su depuis que tous les membres avaient éprouvé les mêmes sensations. J'ai vu dans la suite bien des formes matérialisées, des âmes revêtues pour un moment d'un corps charnel; mais tout pâlissait devant ces menaçants fantômes, ces morts vivants, à travers qui nous pouvions voir le mur de la salle, et les éclairs, ces êtres qui répandaient autour d'eux une atmosphère d'horreur et qu'une infranchissable barrière sépare de l'humanité! Mais le secours attendu vint à la fin. Une harmonie lente et solennelle semblant venir de loin remplit la salle. Bientôt les sons se rapprochèrent, devinrent plus distincts, furent « *au milieu de nous* », accompagnés par le battement doux et régulier d'invisibles marcheurs. « *Quelque chose* » passa près de moi : je sentis l'air se déplacer et je vis tous mes compagnons se retourner pour suivre ce défilé que tous nous *sentions* sans le voir. Nous avions aussi l'impression qu' « *on* » se dirigeait vers l'autel. Les formes assises en cercle levèrent les yeux et l'étranger à la taille gigantesque recula pour laisser passer nos hôtes invisibles.

Un espace vide fut réservé en face de l'autel. Dans

cet espace parut une masse fluidique épaisse, et pendant qu'une succession d'éclairs remplissaient continuellement la loge d'une lueur livide, un cercueil couvert de draperies blanches devint visible. La forme endormie du chevalier de B... y était étendue. La figure de femme tendit au-dessus du cercueil une baguette autour de laquelle était enroulé un serpent lumineux. Elle le présenta à la figure masculine qui le prit et s'inclina comme pour remercier. La musique cessa et nous entendîmes une voix partant de l'endroit où était von Marx, dont les lèvres ne remuèrent pas.

La voix parla ainsi : « Le transfert vital a été fait ; l'œuvre de l'homme est terminée ; les décisions divines vont maintenant s'accomplir. La trame de deux existences est tissée de nouveau ; un des êtres retourne à l'existence spirituelle, l'autre à la vie de la terre. Que la volonté de Dieu soit faite sur la terre comme au ciel ! »

Puis la voix changea ; elle devint plus douce que la plus douce musique et parut provenir de la forme féminine : « Faites attention, je vous dis un mystère; nous ne dormirons pas tous, mais nous serons tous changés. La trompette sonnera et les morts se lèveront incorruptibles ». Plusieurs violents coups de tonnerre ébranlèrent le hall et nous n'entendîmes plus rien. Pendant quelques secondes, la salle fut plongée dans l'obscurité, et lorsque les éclairs reparurent, tout était fini. Les fantômes s'étaient évanouis, mais nous sentions leur terrible présence. Quelques-uns d'entre nous furent frôlés par le cercueil qu'ils

emportaient. Nous entendîmes encore les pas rythmés de la procession et les faibles vibrations d'une musique lointaine diminuée par le tonnerre. Quelqu'un de nous eut le courage de rallumer les lampes, nous aperçûmes alors nos faces hagardes, et nous nous empressâmes de quitter ce lieu d'horreur.

Pendant quatre jours et quatre nuits, moi et ma famille nous veillâmes la forme froide, rigide et sans vie de notre malheureux hôte. La vie ne se réveillait pas en lui, et les médecins affirmèrent que la dernière étincelle avait fui et nous conseillèrent de presser les formalités de l'enterrement. Mes filles ne cessèrent de dire que le chevalier n'était pas mort et qu'il revivrait pour nous remercier et nous bénir. Les hommes de science haussèrent les épaules, raillèrent le tendre empressement des pauvres dames et murmurèrent quelques phrases prophétiques sur les asiles d'aliénés. Ma chère femme était assise au chevet de notre ami et tenait dans les siennes sa main glacée, qu'elle baignait de larmes. Comme moi, elle ne savait que croire.

Pendant ces quatre jours de veillée douloureuse, une étrange terreur pesa sur nous. L'air, le plancher, les murs semblaient chargés de sons étrangers à la terre et agités spontanément. Quelquefois nous entendions le bruit fait par de petits pieds ou par la marche régulière d'une armée. Partout, c'était partout des cris de petits animaux, des froissements de soie, des battements d'ailes, des coups frappés. D'étranges oiseaux traversaient nos galeries et nos chambres ; des formes indistinctes flottaient çà et là le jour aussi

bien que la nuit. Parfois tous les bruits augmentaient jusqu'à devenir un vacarme indescriptible, qui se terminait par de profonds soupirs ou des grognements lointains. Lorsque la vue et l'ouïe n'étaient pas affectées, la scène devenait encore plus terrible pour le sens du toucher. Des objets nous touchaient ou troublaient assez l'air pour causer des vibrations dans les choses environnantes. Vers le soir et à l'aurore, nous entendions une musique solennelle, qui semblait se rapprocher et s'éloigner comme si les musiciens étaient venus vers nous et avaient traversé la chambre. Ces sons harmonieux nous calmaient et semblaient être un message de paix, entièrement différent de toutes les autres manifestations. A la requête de mes associés du Cercle orphique qui m'entouraient de soins fraternels, ma famille et moi nous avions placé le pauvre chevalier dans un cercueil, autour duquel des cierges brûlaient continuellement, parmi les douces et fraîches fleurs qu'il aimait tant. Plusieurs fois ces cierges s'éteignirent d'eux-mêmes, mais comme notre jeune hôte endormi n'était jamais laissé seul, les gardiens les rallumaient rapidement dès qu'ils venaient à s'éteindre.

Avant la fin de la quatrième nuit, tous nos domestiques nous avaient abandonnés en proie à une terreur insurmontable ; seuls, quelques vieux serviteurs attachés à notre service depuis de longues années puisèrent dans leur pitié pour nous la force de ne pas nous quitter. L'Arabe qui avait soigné et servi le chevalier depuis son enfance demeura impassible et ne quitta pas un instant la chambre où reposait son jeune maître.

Mais l'héroïne de notre petit groupe était sans contredit ma chère Blanche. Cette courageuse enfant rassemblait chaque matin les domestiques pour leur lire des passages de l'Écriture et chanter avec eux des hymnes solennelles. Chaque soir, accompagnée de mon fidèle majordome, elle passait dans toutes les chambres, et sa douce voix réconfortait les domestiques tremblants, les exhortait à veiller sur notre demeure.

Cette précaution était du reste nécessaire. Toutes sortes de bruits malveillants s'étaient répandus au dehors, et pendant deux jours notre porte fut assiégée par des curieux, qui cherchèrent sous tous les prétextes à pénétrer dans la maison. Cependant, deux jours après que notre veillée funèbre avait commencé, notre maison fut désertée, et les fournisseurs eux-mêmes passaient les marchandises aux serviteurs et s'enfuyaient comme si la peste s'était déclarée chez nous.

Lorsque je me reporte à cette période de ma vie si cruellement éprouvée, je ne puis comprendre le sang-froid dont j'ai fait preuve. Certainement, jamais depuis, je n'ai prié si ardemment ; jamais je n'ai ressenti une plus complète confiance dans le Dieu bon, à qui tous nous sommes soumis éternellement.

Je réprends mon récit. Je ne dois pas passer sous silence un phénomène qui aurait certes inspiré à toutes autres personnes une crainte horrible et qui cependant nous redonnait du courage et faisait renaître notre espoir : nous entendions souvent la voix de Félix von Marx, partant nous ne savions

d'où, mais toujours empreinte d'une si grande réalité, si encourageante, si ferme, que toutes nos craintes s'évanouissaient. Parfois il m'appelait par mon nom : *John* ou *cher John*, ou encore il murmurait : *Je suis là ; ne craignez rien*. Une fois ma petite Blanche eut un rire si sonore, si perlé, fut si heureuse, lorsqu'elle entendit la voix profonde si connue de von Marx s'écrier : « Bonne petite Blanche, c'est bien ! ! »

Le quatrième soir, la voix consolante cria à plusieurs reprises très nettement ; « Tout va bien ! » Vers minuit, je conseillai fortement à mes filles et à leur mère de prendre un peu de repos. Le fidèle Arabe, sir Thomas L... et moi nous veillerions seuls. Avant de nous séparer, je renvoyai mes domestiques avec une courte prière et une bénédiction. Ma famille et moi, l'Arabe et sir Thomas nous nous réunîmes dans la Bibliothèque qui communiquait avec la pièce où était le cercueil. Je commençai alors à lire le soixante-neuvième psaume qui commence ainsi : « Sauve-moi, ô Dieu, car les eaux commencent à envahir mon âme. » Juste au moment où j'arrivais au passage : « Je suis devenu un étranger parmi mes frères et parmi les enfants de ma mère », je m'arrêtai court en entendant la voix de von Marx crier, d'un ton clair et distinct : « Louis, Louis ! réveille-toi ! » Instantanément il y eut un mouvement dans la chambre mortuaire, un profond soupir... puis un autre... un autre.

D'autres sont encore répétés par les battements précipités de nos cœurs ; puis, le bruit d'un pas qui s'approcha... La porte fut doucement ouverte, et le

chevalier habillé comme d'habitude, très pâle, mais marchant fermement, se trouva au milieu de nous. Dans ses beaux yeux brillait la lumière de la raison, le sourire de l'intelligence effleurait ses lèvres. Tendant à ma femme et à moi sa main encore froide que nous saisîmes avec ardeur, il dit avec son ton naturel et son accent italien : « Mes chers amis, j'ai dormi longtemps... bien longtemps. Je le vois, vous aviez cru que c'était mon dernier sommeil, mais votre méchant Louis n'est pas mort encore, et il vivra bien des années pour vous bénir et vous remercier de votre bonté. »

CHAPITRE XVI

Journal de John Cavendish Dudley, esp.

(Suite.)

30 *septembre* 1800. — Cinq mois se sont écoulés depuis que j'ai écrit les dernières lignes de mon journal. C'est maintenant la période glorieuse de l'automne mûrissante. La nature rassemble ses dernières forces pour jeter un charme de beauté sur la scène, avant de s'endormir pour tout l'hiver. Les bois et les collines, les forêts et les vallons revêtent les plus riches parures de l'année qui s'enfuit. La terre verte, les cieux d'azur, les feuilles multicolores des bois combinent leurs teintes pour obtenir une beauté harmonieuse inconnue aux autres saisons.

Je suis couché en ce moment sur les pentes gazon-

nées d'une montagne d'où l'on découvre les déserts sans bornes de l'Océan. Au pied de la montagne s'étend mon domaine, le parc et les terres, héritage de mes ancêtres. Auprès de moi est étendu celui qui a été pendant ces huit mois l'objet de mes soins incessants, le chevalier de B... Un grand changement est survenu en lui.

Toute sa jeunesse a disparu. Il parle maintenan et agit comme un homme mûr et il n'a pas encore vingt et un ans. Il est cependant aussi fort, aussi beau qu'autrefois, mais il y a en lui un air absent, une expression triste et lointaine sur sa belle figure que la joie n'éclaire plus jamais.

(*A suivre.*)

PENSÉE

Les langues méridionales sont filles du plaisir, celles du Nord, de la nécessité.

J.-J. ROUSSEAU.



ÉTUDE COMPARATIVE

DES

Thérapeutiques Magnétiques, Magiques, Théurgiques

(*Suite.*)

Les Polaristes.

Toutes les études sur la polarité humaine sont filles des travaux magnifiques de Reichenbach, repris par le professeur Durville et le colonel de Rochas.

Reichenbach avait remarqué que certains individus exceptionnellement doués sont capables de percevoir dans l'obscurité des radiations lumineuses, émanant de tous les objets et particulièrement des aimants, des cristaux et des êtres vivants.

Durville et de Rochas, reprenant ces études, arrivèrent à conclure, comme leur devancier, qu'un certain mode d'énergie, encore inconnue, pouvait se trouver dans la matière.

Examinant les choses de plus près, on s'aperçut bientôt qu'une énergie semblable émanait des vibrations électriques, lumineuses ou calorifiques et que ce mode particulier de la force était répandu partout dans la nature. On ne peut guère s'empêcher de faire

un rapprochement entre cette constatation et les modernes découvertes de la radio-activité et des émissions pesantes.

Cette énergie particulière fut baptisée « Od » par Reichenbach et magnétisme physiologique par Durville.

« L'Od » qui émane des aimants, des électro-aimants, des solenoïdes, des courants électriques apparaît bleu ou violet au pôle positif, jaune ou orange au pôle négatif. Outre la couleur, l'émanation odique détermine des phénomènes distincts sur le sensitif, toujours identiques à eux-mêmes pour une même coloration appliquée au même point. C'est grâce à cette identité de phénomènes qu'on a pu fort bien assimiler les êtres vivants à des aimants ou à des solénoïdes. Ils apparaissent violets à droite, jaunes à gauche, avec une polarité antéro-postérieure positive devant, négative derrière.

On peut donc dire que l'homme est odiquement polarisé d'une façon positive à droite et négative à gauche.

C'est la première loi de la thérapeutique magnétique des polaristes. La deuxième loi consiste en l'étude des réactions physiologiques des pôles et peut s'énoncer :

Les pôles de mêmes noms se repoussent et produisent une action excitante (position isonome).

Les pôles de noms contraires s'attirent et produisent une action calmante (position hétéronome).

Pour le polariste, toutes les maladies doivent donc se diviser en deux grandes classes :

Maladies par hyperactivité ;
Maladies par hypoactivité.

Pourtant, dans la pratique, on constate bien souvent que certains cas pathologiques créent une classe mixte entre ces deux extrêmes : celle où certains organes sont frappés d'hyperexcitation, tandis que d'autres sont atteints d'atonie. C'est alors qu'intervient l'admirable système de Durville sur le diagnostic des maladies par les centres nerveux, qui permet au praticien de toujours savoir exactement l'état organique de son malade sans avoir à interpréter les explications plus ou moins claires qui lui sont fournies.

Pour préciser davantage, on doit donc dire que, pour le polariste, le malade constitue une série d'organes classifiables suivant leur état d'hyper ou hypotension vitale, série qu'il traite parcelle par parcelle et où il tend à rétablir l'équilibre inégalement réparti.

Quant aux procédés couramment employés, ils constituent une échelle partant des moins actifs pour arriver aux plus actifs, et qu'on peut établir comme suit :

PROCÉDÉS CALMANTS

Application hétéronome,
Imposition palmaire,
Imposition digitale,
Passes lentes.

PROCÉDÉS EXCITANTS

Application isonome,
Imposition palmaire isonome,

Imposition digitale isonome,
Friction traînante,
Passes rapides,
Imposition rotatoire,
Imposition perforante.

Nous ne pouvons entrer dans les détails de ces divers procédés, qui ne trouveraient bien leur place que dans un traité complet de thérapeutique. Et, comme on sait, ce n'est pas ce que nous visons ici, où nous cherchons à établir une synthèse des divers éléments thérapeutiques que nous possédons.

Les Volontaires.

La théorie du magnétisme par la volonté seule prévalut longtemps dans les écoles modernes, et presque tous les anciens magnétiseurs en étaient de fervents adeptes. Les uns — et c'était le plus grand nombre — prétendaient que son action s'exerçait exclusivement sur le sujet; les autres — et c'est la théorie qui prévaut aujourd'hui — pensent que la volonté agit sur le magnétiseur pour le mettre en état d'émission et de vibration synchronique avec le malade.

Comme toujours, ce qui fait le malheur de ces théories, c'est l'exclusivisme. Elles ont raison autant l'une que l'autre et agissent de concert.

Il a été prouvé qu'un homme, entraîné à ne magnétiser qu'à l'aide de la polarité odique, n'obtient pas plus vite les phénomènes cherchés, qu'il déploie ou non sa volonté (Durville, *Ph. magn.*). Et pourtant il est également certain que le ton général de la vie du magnétiseur est transmissible au magnétisé, même

involontairement. Des états de colère ou de tristesse ont été transmis de la sorte (Durville, *loc. cit.*). C'est pourquoi on a pleinement raison de penser qu'un état vibratoire interne volontairement créé est transmissible par le magnétisme polaire. Mais il n'y a pas que des phénomènes de cette sorte. Il y a les cas de télépathie, de transmission d'ordres mentaux et d'objectivations de dessins, etc.

Il y a les traces que la pensée, l'imagination dynamisée par la volonté peut laisser sur la plaque photographique (effluviographies de Baraduc et de Darget), qui viennent à l'appui de celui qui prétend que la pensée crée quelque chose qui s'extériore de nous et qui agit à distance comme et quand nous voulons.

C'est ici que la longue étude que nous avons faite du corps astral, du plan astral et de ses habitants va nous servir.

Celui qui se sert uniquement de la polarité agit seul le plus souvent. Son action n'ébranle nullement l'astral. Il se sert des forces subtiles de la nature, de l' « Od » produit du plan physique qui n'agit que dans ce plan. Mais dès qu'il y a action volontaire, ce sont les centres supérieurs de l'être qui entrent en activité et qui ébranlent alors le plan d'où ils sont. C'est pourquoi, plus le mobile est élevé, plus le centre ému est haut situé, plus l'action est irrésistible et foudroyante. Mais, dès qu'il y a action astrale, il y a corporisation d'une entité plus ou moins éphémère et vivante. C'est ce qu'on appelle une larve. Et il n'est nullement nécessaire que celui qui agit ait connaissance de ce fait pour qu'il se produise.

En effet, nous avons dit quel était le fond qui constitue l'astral, quelle était sa matière : c'est l'essence élémentale. Cette matière extrêmement subtile a la propriété d'être extraordinairement plastique. Tous les courants, tous les actes, tous les désirs, toutes les pensées ou volitions y laissent traces. Ces traces sont diverses. Les unes sont mortes : ce sont les images des événements passés, les reflets de ce qui fut. Les autres sont des forces vivantes et constituent les clichés des événements à venir. D'autres, enfin, sont les larves, intimement liées à nous ou à ceux à qui nous les attachons. Elles sont filles de nos pensées.

Comment peut-on créer ces larves ? Bien simplement en le voulant. Ce que tu voudras toujours, tu le pourras un jour, dit un axiome cabalistique. C'est strictement vrai. Vouloir quelque chose, c'est créer un petit être fort actif dans l'invisible et dont la fin est la réalisation du désir exprimé. Ces larves sont assez bien comparables à des monomanes dont toutes les facultés sont absorbées par une idée fixe et dont l'énergie, par suite de cette concentration, est infiniment supérieure à nos énergies lâches et sans consistance.

La larve est amorale. Tous les moyens lui sont bons pour arriver au but proposé et qu'elle veut uniquement. Dès qu'il est atteint, elle meurt, n'ayant plus de raison d'être.

C'est là le mécanisme encore inconnu de la suggestion. La volonté de l'opérateur, vêtue de son verbe et vivante de sa substance, s'attache au sujet, le suit,

vit de sa vie, térèbre son cerveau, tenaille ses sens, jusqu'au jour où, irrésistiblement poussé par l'invisible volition, toujours présente en lui, il lui cède et la tue du même coup.

Mais combien d'hommes sont susceptibles de créer cet être d'une façon durable. Évidemment, chaque fois que nous émettons une idée ou un désir, une création larvique est produite, mais désirs et pensées sont si anémiques et si flous que nos larves sont tuées par le flot grondant de toutes celles que d'autres, qui désirent autre chose, émettent autour de nous. Nos volontés avortent piteusement aux rives de l'astral, parce que nous n'avons ni la patience, ni le courage de les enfanter viables et puissantes.

Les moyens sont pourtant multiples. On peut les ranger en deux grandes classes :

Moyens hypnotiques ;

Moyens magiques.

L'hypnotiseur manie les larves inconsciemment. Il les crée moins par la puissance de sa volonté que par la répétition verbale de la même idée, qui s'enfonce, clou vivant, au cerveau du sujet. C'est ce qui fait que la suggestion mentale réussit dans des cas si rares car, pour la mener à bien, il faut une puissance de volition infiniment supérieure à celle du commun des hommes, à moins qu'on ne trouve un sujet exceptionnellement sensitif.

C'est pourquoi les moyens magiques étaient employés des anciens, en ce qu'ils permettaient un développement énorme de volonté :

1° Par l'entraînement ;

2° Par la multiplicité des points d'appui ;

3° Par la connaissance de certaines forces utilisables et qui évitent une partie de la fatigue créatrice.

L'entraînement comportait une série d'actes voulus, qui, par leur répétition, avaient pour conséquence de développer formidablement cette force irrésistible, qu'est la volonté humaine. En outre, agissant directement sur le corps astral par des moyens longs et minutieux que nous ne devons pas divulguer ici, il permettait à celui qui s'y livrait d'entrer en contact direct avec la partie astrale du monde. C'est seulement après cette préparation scientifique de son être, que le « mage » entreprenait une réalisation quelconque, soit, dans le cas qui nous occupe, une action thérapeutique.

Il fallait étudier alors les signatures particulières du malade, c'est-à-dire les influences maléfiques ou bénéfiques auxquelles il pouvait être soumis et déterminer en quelque sorte le champ de bataille où allait se livrer le combat. L'effort du mage se divisait alors. Il cherchait, d'une part, à paralyser les influences néfastes en leur opposant des forces équivalentes et de même nature ; d'autre part, à dynamiser les courants bénéfiques dont profitait déjà son malade. Ce travail préparatoire s'accomplissait surtout grâce à une profonde connaissance de l'astrologie, qui lui permettait de fixer favorablement son action dans le temps et des correspondances astrologiques dans les trois règnes qui lui permettaient de situer son influence au milieu d'autres, de même tendance, dans l'espace.

Ceci fait, appuyé sur les forces naturelles et secourables qu'il a disposées autour du malade, le mage entreprend l'action véritable.

Après avoir réuni autour de lui tous les signes extérieurs de la réalisation interne de sa volonté, tandis que brillent les lumières fascinatrices et rituelles, et que monte lourde et bleuâtre la fumée extériorisante du parfum du jour, l'incantation commence.

Elle est lente, basse, rythmée, et pourtant sonore. Chaque mot qui s'articule, martèle, modèle et cisèle l'atmosphère et se répercute en astral. Bientôt la fumée odorante vacille et les lampes pâlissent.

Le mage, que chaque minute exalte davantage, sent une étrange impression de douleur et de volupté qui l'étreint au cœur et quelque chose sortir de lui. Un vertige étrange fait tournoyer un instant les objets, et, dans l'atmosphère pesante et fantômale, un être vague se profile : la larve est créée.

Mais elle ne sort pas toujours complètement de lui. Elle emprunte la plus grande partie de son être à l'essence plastique élémentale et même aux parties subtiles des parfums du sang répandu. L'effort magique ne porte donc plus presque complètement que sur la vitalisation d'une parcelle de lumière astrale, d'où on conclura facilement que, pour une même dépense volitive, la larve magique a plus de vitalité que la larve hypnotique.

Cette vitalisation, même dans certains cas où l'opérateur veut une action de longue durée, n'est plus que secondaire, car il attire, par une aimantation rituelle intense — et le plus souvent du sang répandu

— ce que la tradition cabalistique a si énergiquement nommé des coques. La coque est un cadavre astral. C'est la partie inférieure et lourde d'un être décédé et dont la seconde mort a brûlé les écorces.

Errante au gré des courants qui l'emportent, épuisant ce qui lui reste de vie en manifestations inconscientes et fantômales, charnier mouvant où croupissent les passions mauvaises, cette coque peut se galvaniser au verbe magique ; cette enveloppe imparfaitement morte peut s'animer de nouveau et subir l'emprise d'une nouvelle pensée qui retarde l'achèvement de sa nouvelle désagrégation.

Le magicien, du reste, n'a pas que cette ressource. Outre les larves qu'il peut projeter en astral et qui ne sont que sa pensée vivante qui a pris forme, il peut lui-même se projeter et agir directement sur ce monde des causes secondes dont il fait alors partie et qui lui est aussi tangible que le monde physique pour nous. Quant aux procédés employés pour ces dégagements, ils sont trop dangereux pour que nous les exprimions en langage clair ici. Qu'il nous suffise de dire que l'une des clefs pratiques réside dans les rythmes respiratoires.

Enfin, l'un des instruments qui sont encore à la disposition de celui qui veut et sait vouloir existe dans la connaissance et l'utilisation pratique des élémentaux, êtres semi-conscients et qui peuplent l'astral, comme les animaux peuplent la terre. Grâce à eux, de merveilleuses choses sont possibles.

Mais, hâtons-nous de le dire, tout ceci ne va pas sans danger. L'astral est, par excellence, le monde

des réactions. Nul n'y peut faire un signe, sans qu'aussitôt le contre-signe soit fait. Et plus l'action exercée est intense, plus la réaction a d'irrésistible violence. L'innocente suggestion verbale même détermine des dangers. Que ne doivent-ils pas être dans les pratiques de la Magie cérémonielle !

Le principal danger de la suggestion est que la larve créée survive en partie après la réalisation de l'ordre donné. Dans ces conditions, elle s'attache au sujet et reste en lui sous forme de tendance qui se réalisera à la première occasion. C'est pourquoi il est si dangereux de donner « pour voir » une suggestion criminelle. C'est une graine fatale qu'on peut semer dans son ambiance, graine de crime, de folie, ou de mort.

Quant aux réactions magiques, elles sont formidables et atteignent indistinctement l'auteur de l'action ou le sujet qui la subit.

Vers l'auteur, les actes occultes se répercutent dans leur conséquence. C'est la loi du choc en retour qui ramène en bien le bien, et en mal le mal. Mais combien se trompent et font le mal en croyant faire le bien !

Vers le sujet, l'action n'a pas, à proprement parler, de répercussions, mais le plus souvent ne produit qu'un transfert d'épreuves, une sorte de déviation du coup qui aurait frappé. Le cliché que le mage croit avoir brisé n'est que transformé en un autre ni plus ni moins douloureux, car nos maux ont leur origine plus haut même que l'astral supérieur, et nulle

puissance humaine ne peut prétendre seule à les briser.

Les Mystiques.

C'est du reste l'opinion du mystique.

Lui, ne fait ni passes savamment polarisées, ni incantations impératives et rythmiques. Il ne se préoccupe en rien de la science, il doit ignorer l'art de commander aux forces délétères de l'astral. Il lui suffit de savoir que la souffrance existe et d'en avoir pitié. Le polariste magnétise avec son corps, le mage avec son cerveau, le mystique agit avec son cœur. Plaindre pour consoler, prier pour guérir : c'est toute sa science. Elle se résume en un mot : Aimer. C'est la loi et les prophètes.

Au risque d'amener le sourire et la raillerie sur bien des lèvres, nous ne craignons pas d'affirmer que le plus puissant de tous, le plus savant, le plus irrésistible thaumaturge, c'est cet humble qui porte en lui la paix, ce méconnu et ce bafoué qui garde au cœur le pardon.

E. Dace.

Pensée

Si les hommes ont une fausse idée de Dieu, c'est qu'ils ont manqué d'une véritable idée de l'homme.





PARTIE INITIATIQUE

Cette partie est réservée à l'exposé des idées de la Direction, des Membres du Comité de Rédaction et à la reproduction des classiques anciens.

L'INITIATION DE CAGLIOSTRO

Discours de l'Initiateur Égyptien au comte de Cagliostro

Dans la société d'Occident qui va s'écrouler, écrasée par l'orgueil et l'impiété, tu vas être notre voix et notre envoyé. Missionné pour agir chez les grands de la terre, tu seras grand par ta science et par ton caractère et tu seras humilié chaque jour pour éviter que l'orgueil ne dévore ton cœur... Tu sauras faire assez d'or pour mépriser les richesses, qui doivent être pour toi un moyen et non un but, et tant que tu seras fidèle à ton serment et à Notre-Seigneur Christ, les Esprits et les Génies t'assisteront dans tes œuvres.

Annonce que Dieu est vivant et agissant et que celui qui le méprise ou le calomnie se voue lui-même à la mort ; annonce que les temps terribles sont proches où le peuple, cet enfant de Dieu, jeté par les fautes des grands dans l'impiété et la luxure, va se lever pour tout écraser ; entre dans les réunions secrètes des initiés d'Occident, parle-leur de la vraie lumière qu'ils méprisent et de l'inutilité de leurs paperasses sacrées, ouvre leurs cœurs à la vérité et prépare-les au feu de la colère des invisibles qui va les atteindre.

Mais n'oublie pas que chaque fois qu'une loi impie existe, tu dois entrer dans cette loi pour la subir et la purifier, n'oublie pas que le pauvre doit toujours trouver en toi un frère et un consolateur, l'affligé un médecin et un annonciateur de la bonne nouvelle, et le méchant un juge et un directeur. Sois fier avec les grands et sois bon pour être plus grand qu'eux.

Nous faisons de toi le comte de Cagliostro, personnage énigmatique et puissant, et pour t'éviter tout orgueil, apprends qui tu seras :

Comte de Cagliostro, ta fortune et ta science éblouiront les hommes, et ceux-ci se vengeront en faisant de toi un sublime charlatan, un aventurier audacieux, un alchimiste menteur, un faiseur de tours merveilleux, un faussaire, un voleur et un renégat. On t'arrachera l'honneur terrestre bribe à bribe, tes actions les meilleures seront considérées comme des habiletés de filou, tes guérisons les plus éclatantes comme des hasards heureux et tes dévouements les plus sublimes comme de basses flatteries à l'adresse des grands. Tu inquiéteras les peuples et les rois et, traqué, condamné, chassé de partout, tu viendras terminer ta mission terrestre dans les cachots de l'inquisition, après la torture.

Alors ne désespère pas, même au fond de la prison la mieux gardée, même au centre du cachot le plus obscur, nous pouvons pénétrer ; appelle-nous, chasse au nom du Christ, Dieu venu en chair, les faux Esprits qui voudraient t'entourer, et tu nous verras voler à ton secours.

A ce moment ta mission terrestre sera terminée ; le

comte de Cagliostro sera mort pour les hommes; mais tu seras digne d'être un des nôtres, tu deviendras un Inconnu sur la terre et tu poursuivras notre œuvre sacrée.

Notre serment nous oblige à ne te rien cacher: telles sont les épreuves qui te sont réservées; es-tu toujours prêt à les subir avec courage et sans murmures ?

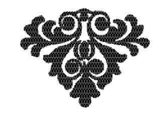
— Je suis prêt, et je prie Dieu tout-puissant de me donner toujours la force d'être fidèle à ma mission.

— Alors Althotas, sois le guide vivant de cet Esprit audacieux, conduis-le vers nos frères d'Occident, apprends-lui l'ouverture des portes et que le Seigneur de la Terre t'assiste désormais dans tes voyages, ô fils de la Nature, sois notre envoyé. Va.

PAPUS.

PENSÉE

Partout dans la Nature aussi bien que dans les Sociétés humaines, le spontané meut l'inerte et cherche à le façonner à son idéal.



*L'*Initiation *est avant tout une revue documentaire et sa collection renferme une foule de travaux utiles à consulter pour le chercheur.*

Voilà pourquoi nous sommes heureux d'offrir à nos lecteurs cette bibliographie qui, bien que technique et aride au premier abord, sera précieuse plus tard pour les travailleurs.

N. D. L. D.

Bibliographie d'ouvrages relatifs aux Rose-Croix

Incipit liber fraternitatis rosacee corone ad honorem Beatissime virginis Marie. — S. l. n. d. (vers 1500) pet. in-4; 18 ff. à 45 lignes.

Édition extrêmement rare des statuts des R.-C., en latin. Sur le titre, un bois représentant Marie couronnée avec Jésus, sur le croissant; à la fin, quatre petits bois, col. en partie.

Allgemeine und General Reformation der ganzen weiten Welt. Beneben der Fama fraternitatis des löblicher ordens des Rosenkreutzes an alle Gelehrte und



Haupter Europea geschrieben : auch einer kursen Responsion von dem Herrn Haselmeyer gestellet... Itzo offentlich in Druck verfertiget und allen treuen Herzen communiciret worden.

Gedruck zu Cassel durch. W. Wessel anno 1614 in-8°, 147 p.

Id. — Id. — avec un traité en plus : Geistlicher Discurs... durch D. gratianum amandum de stellis. Cassel, 1614, in-8°, 152 p.

Id. — avec la Fama de la Confessio. Franckf. sym., 1615, chez Joh. Berner.

Réimpr. et augmenté en 1781 à Berlin par F. Nicolaï sous le nom de lieu et la date suivants : Id. — Id. Regensb. 1681, 192 p. Kloss, 2429. Nat : refusé.

Anonyme. — Apocrisis seu responsio ad Famam Fraternitatis Rosæ crucis. Francof 1614, in-4, apud O. Tampach. Borelli, Bibl. chem. p. 65. L. du Fresnoy. p. 279.

Apocrisis seu responsio legitima ad Famam laudatissimam Frat. ac Societatis. R. C. S. L., 1614, in-4, p. 21. Kloss, 2436.

Anonyme. — Missive an die Hocher. Fraternitet des R C (insulæ beatorum tutissimie) S. L., 1615, in-8°. 8 ff. Kloss, 2446.

Reparation des Athenischen gebemrs Palladis samt vorhergehenden Procemium und folgenden angehängten appendice. Zu einer Responsion dess also titulirten Buchleins : Reformation der Ganzen... von der löbblichen Bruderschaft des Rosenkreutzes.

S. L. 1615, in-8°, 23 ff. Kloss, 2464.

Sendtschreiben od. einfeltige Antwort an die Hocherleuchte Bruderschafft dess Nochlöbl. Ordens dess Rosen-Creutzes, auff die von ihnen aussgefertigte Famam und Confessionem der Fraternitet. Frankfort. Joh. Bringer, 1615, in-8.

Sendschreiben mit Kurtzem Philosophischen Discurss an die Gottweise Fraternitet des Ordens des Rosen-Creutzes. Imp. anno 1615, in-4.

Anonyme. — Confessio et litteræ quorumdam fraternitati R. C. se dare volentium. Frcf., 1615, in-4. Kloss, 2437.

Anonyme. — Epistola trium liberalium et honestissimarum Rtium (*sic*).

Studiosorum ad augustam frat. R. C. Rostochii. M. Saxo. 1616 (11 juin). in-8°, 3 ff. Kloss, 2469.

Anonyme. — Diagraphe Fratibus R. C. dicata 1667 in-4° (2ᵉ éd.) Vgl. 2515ᵇ ce vol. se trouve dans la cabale de Michel Spacher (1616). Kloss, 2624.

Anonyme. — Ausweisung des rechten Wegs zu der Frat. des R. C. neben einer treuherzigen Warnung an alle und jede so bishero der Fratermtät mit Schriften und Wuntschen begehret dass sie sich fur falsche Brüder... hüten sollen. Frcf. W. Riehler, 1616, in-4°. Kloss, 2471.

Helias Tertius Artista, d. i. wohlmeyndliches Urtheil von dem orden der neuen Bruderschofft des ordens vom Rosencreut., gestellet durch einen Arzney — D. Leipzig, 1616, in-8. Francf, 1619, in-4.

Fama remissa ad Fratres Roseæ Crucis antwort auf die Famam und confessionem der loblichen Bruderschaft vom Rosenkreutz. S. L. 1616, 70 ff., in-16. Kloss, 2474.

Sur le titre, médaillon avec cette devise : « Mir ist gegeben alle gewalt im Himmel u. auf Erden. » Nat : refusé.

Anonyme. — Wolgemeintes ausschreiben an die hochwurdigste Fraternität des Rosenkreutzes. Zweier unbekannten Biederleuth. Oppenheim, chez Hartmann Palthenius, 20 mars 1617. Kloss, 2491. Nat :

Réimprimé à Regensb., 1781, in-8°, pp. 115-122 de l'Allgemeine Reformation.

Sendschreiben an die R. C. in centro Germanie. 1617, in-8°. Cf. Kazauer, p. 40. Kloss, 2515.

Anonyme. — Præludium de Castitate... scriptum ad Ven. Fratres R. C. Dantisci Andr. Hunefeldt, 1617, in-8. Kloss, 2511. Nat. : refusé.

Gespräch von der ungeheuren Weltphantasey der Rosenkreuzischen, und von dem grossen Phantasten Menippo. Tubingue, 1617, in-8.

Die Loblich Bruderschafft zum Leichtsechiff verteutscht auss einem latein exemplar so allem ansehen nach eben so alt alss die Bruderschafft. zum R. C. seyn will. 1617, in-8, 16 p., trad. libre du Monopolium philosophorum ; 1489, in-4. Kloss, 2522.

Anonyme. — De naturæ secretis quibusdam ad Vul-

caniam artem chymiæ necessariis an die Fraternität vom Rosen Creutz... in finem « Datum inter Toringam et Cemanam sylvam post C. nativatem 1617 ». Erfurt, 1618, in-8, 18 ff. Kloss, 2528.

Anonyme. — Einwurff und schreiben auff dero würdigen Bruderschafft des R. C. aussgegangene Fama, Confession und Reformation gestellt durch einen Liebhaber des Vaterlands (Frankf., Bringer), 1617, in-8, 39 p. Kloss, 2510.

Erklerung der Versteckten Secretorum lapidis Phil. Famæ Fraternitatis vom R. C., 1617, in-8. Kloss, 2512. Nat. : refusé.

Anonyme. — Antipantzergfegerianus, d. i. recht massive Antwort auf die Schartcke Joh. Siverti durch den autoren der Examinatio. 1617, in-8. Kloss, 2504.

Anonyme. — Antwort der Hoch. und Hocherl. Bruderschaft, des R, C. auf etzlichen an sie ergangene Schreiben. 1617, in-8, 24 ff. Kloss, 2509 (contient 3 autres lettres ou petits traités inscrits dans la bibl. Kl. sous les nos 2458, 2507, 2505.

Anonyme. — Fama e scanzia redux buccina jubilei ultimi Evæ hyperboleæ prænuntia de Fratr. Roseæ Crucis. S. L. 1618, in-8 16, ff. et Francof. d. Kloss, 2537.

Elias Artista d. i., wohlmentliches Urtheil von der neuen Bruderschaft des R. C., 1619. Kloss, 2584.

Anonyme. — Indicia clarissimorum aliquot ac doctissimorum virorum, locorum intervallis...

gravissima de statu et religione Fraternitatis celebratissimæ de Rosea Cruce... quibus accesserunt epistolæ II germanicæ ejusdem argumenti. Francof., impensis Io. Bringeri, in-8, 28 p. Argentorati, 1619, in-12. Kloss, 2467.

Theosophi eximii. Epistola ad Anastasium Philaretum cosmopolitam. Francof., 1619, in-4. Kloss, 2580. Nat. : J. 6112. Allemand.

Chaos an etliche principaliter interessirte und importante in dem jetzigen confin idirten universal Paroxysmo des löblichen Hauses Oesterreich und dessen bisshero untergehörige Landständt, Rath und Verfuhrer, 1620. in-4. Kloss, 2595.

Anonyme. — Frawen zimmer der Schwestern des Rosinfarben Creuzes, d. i. kurtze entdeckung von der Beschaffenheit dieses Frawen Zimmers, ... Durch Famaugustam Franco Alemannicam Parthenopolis, 1620, in-16, 28 ff. Kloss, 2591.

Réimprimé en partie dans les éphémérides de la Maçonnerie, 1786, p. 4 à 17.

Anonyme. — Prodromus Rhodostauricus Parergi Philosophiæ Entdeckung and Vortreibung derer Bruderschafft R. C. philosophiæ Parergi sonsten lapis philosophorum genannt. (Heidelberg) S. L. 1620, in-8, 8 ff., 78 p., plus. grav. sur cuivre. Kloss, 2587. Nat. : refusé.

Anonyme. — Scriptum amicabile ad Venerandam, fraternitatem Roseæ Crucis in quo pietas eorum contra impostores defenditur. Francof., 1621, in-8, Kloss, 2601.

Etlicher der furnembsten des H. Rom. Reichs Chur: und Fursten Consens und Bestätigung der sodalitet Christianæ Defensionis. Wien Wolfg. Schunpper, 1621, in-4. Kloss, 2596.

Christiches Schreiben an die Br. R. C. wegen ihrer Lehre, ihre Meinungen, u. s. w. Fref., 1621. Kloss, 2602.

Colloquium Rhodostauroticum trium personarum, per famam et confess. quodammodo revelatum de fraternitate R C (13 février), 1621, in-8°. Kloss, 2604, Cf. gespräch, etc.

Anonyme. — Colloquium Rhodostauroticum d. i. gesprach dreyer Personen von der durch die famam geoffenbarten Fraternitate Rosæ-Crucis. S. L. 1621, in-8°.

Regulæ et confirmatio nove sodalitatis in Germania cujus scopum detegit sequens epistola intercepta. 1622, 4°. Kloss, 2597.

Anonyme. — Effroyables pactions faites entre le Diable et les prétendus Invisibles. 1623, in-8°. Kloss, 2609. Nat : Y² 32038.

Rosenkreutzer Tableau auf pergament. Eine aus Driecken [vielleucht Seiten cimer 5 seitigen Spitzsaüle] zusammen geschte Figur mit rothen. Inschriften, uber Namen Gottes, welche in blaven hebr. Buchstaben beigefugt sind. Ulm 1630, f°.

Anonyme. — Tubicinium convivale et hermeticum, sive Epistola III bucema toria, qua Duum viri hermetici fœderati curiosos omnes ad sui fœderis so-

citatem invitant. Gedani, B. L. Tancken, 1647, 4°. Vgl., 2630. Kloss, 2620.

Anonyme. — De Acherontiis Fratribus qui se Roseæ Crucis vocitant (Theatr. Sympathet, p. 290) (Novemb. 1660 et 1664). Kloss, 2623.

Character adeptorum Reconditorium ac reclusorium opulentiæ sapientiæque numinis mundi magni, cui ded. im titulum Chymica vannus, obtenta quidem et erecta auspice mortale cœpto, sed inventa pro authoribus immortalibus adeptis, quibus conclusum est, sancitum et decretum. Acc. Commentatio de pharmaco catholico; Amst. 1666, avec frontisp. et fig. 292 et 76 pp. in-4°.

Cont. : Præludium prosimetricum, Magicarum noctium sortes Sibyllinæ. Sibyllarum fasti s. lucubra et pervigilia X super inliterata ac ined. arte trismegista. Chymicæ vanni granum erutum (dans la bibl. de Poisson).

— 2e éd. Lugd. Bat. 1696, in-4°, sous le titre :

Chymiæ aurifodina imcomparabilis quam recludit præludium prosimetricum (i. d. prosimestricorum) magicarum noctium sortes Sibyllinæ, chymicæ Vanni, granatum erutum, authoribus, immortalibus adeptis, cui subjungitur commentatio de pharmaco catholico.

Anonyme. — Academia universalis Philadelphica seu collegium Samaritanorum.

(Frankf. I. Math. götz) 1669, 8°. 40 p.

Tentative d'une fond. d'une nouv. soc. philosophique. Kloss, 2625.

Anonyme. — Northen Star, the British Monarchy

orthe northern the fourth univ. monarchy. Charles II and his successors... Lond. 1680, 7 ff., 54 pp., in f°. Kloss :

Ch. II se trouve : The confessio of the Rosie-Cross.

Anonyme. —Magnum interess totius Reipublicæ Heirmeticæ scie Epistola II Buccinatoria ad Jæ. Ottonem Helbig, Joh de Monte Hermetis anonymum ac cœteros Magnate hermeticos data Duumviris Hermeticis fœderatis qua responditur XII questionibus Helbigianis. Gedani, B. L. Tanck, 1681, in-4°. Kloss, 2630.

Anonyme. — Aurea Catena Homeri oder eine Beschreibung von dem Ursprung der Natur und naturlichen Dinge. Fref. et Lpzg. J. G. Böhmen, 1723, in-8; Lpz. Samp. Benj. Walther, 1738, in-8 ; Iena chr. Heinz. Cuno, 1757, in-8, 7 fl. 406 pp., 8 ff., 2 pl. repliées. Trad. latine de Ludos. Faurat (M. D.) Fref. 1762, in-8. Ejusdem operis Dritter Theil. Fref et Lpzg. J. Böhmen, 1727, in-8. Le manuscrit de 1654 provient des R. C.

Edict d'Espagne contre la détestable secte des Illuminés, 1723, in-8.

Magia divina oder grund. und deutlicher Unterricht von den furnehmsten, cabbalistichen Kunststücken derer altero Israeliten, Weltweisen, und ersten wahren Christen, mit fig. gezieret von L. v. H. in-8, 1745, s. l. Vollst. verz. 155.

Pratique des œuvres des frères de la Rose-Croix et leur clef pour extraire l'or vif, non mure spirituel de

tous les minéraux et sa fixation par l'or vulgaire. 2 vol. 1763 (182 et 168 pp.), in-4.

Einfaltig A. B. C. Büchlein, d. i. die Lehre der Fratrum Roseæ Crucis fur jünge Schuler so sich taglich in der Schule des heiligen geistes fleissig uben, ganz einfaltig bildnisswerse furgemahlet zum Exercitio oder zur Uebung in den natürhchen und theologischen Licht, von einem Bruder des Rosenkreutzes in f°.

Imprimé par souscription de 2 louis d'or chaque en 1766 par Friedrich Christian Ritter et tiré à 100 exempl. 40 fig. sur cuivre.

Freimaurerische Versammlungs reden der Gol dund Rosen-Kreuzer des alten Systems, avec fig, Amsterd., 1779, in-8.

Missile an die hochervuchtete Brüderschaft des ordens des Goldenen und Rosenkreutztes. Nebst. Verzeichniss von 200 Rosenkreutzerschriften von 1614-1783. Leipzig, 1783.

MARC HAVEN ET SÉDIR.



LA KABBALE PRATIQUE

D'après la Théosophie chrétienne

Traduction de la «Magie numérale» d'ECKARTHAUSEN

(*Suite.*)

Mortel ! adore et tais-toi, cherche humblement et demande. Demander et attendre, c'est ton droit, tu n'en as pas d'autre. 1 4 0.

Séparé de la lumière, esclave des ténèbres ! Où dois-tu allumer ton flambeau ? Une faible lueur, un feu follet, des apparences sont tes réalités ; la vérité, tu ne la trouves pas de toi-même ; elle est un cadeau de la Divinité, sa propriété, ce n'est qu'elle qui peut donner la vérité.

$$\frac{\overset{1}{1\qquad 1}}{3}\qquad\qquad\frac{1\;2\;3\;4}{10}$$

Enfermé dans l'espace et le temps, tu es le jouet de ton imagination ; des fantômes sans lumière et vie l'entourent, des illusions suivent les illusions, et tu te jettes dans une mer d'incertitudes. $\frac{2\quad 4}{6}$.

Malgré cela, la tendance à la vérité est ta loi essen-

tielle ; ne la cherche donc point en toi-même, enfant de l'erreur, mais lève tes yeux en haut, et cherche-la en Dieu.

$$\frac{\begin{matrix} & 0 & \\ 2 & & 4 \end{matrix}}{1} \qquad \frac{\begin{matrix} & 1 & \\ 2 & & 4 \end{matrix}}{7}$$

L'erreur est la cause de notre misère et cette misère la suite de notre erreur — exhortation à l'aspiration en haut.

Ne te bande pas les yeux ; sous les grandes peines de la vie, reconnais ta destination. Il y a un chemin au bonheur, un chemin à la vérité ; ton aspiration au bonheur, la lutte pour la vérité te l'annonce. Réconforte ton courage et reconnais ta première loi essentielle. $\frac{1 - 1 - 1}{3}$.

Chaque être a sa loi, car la loi fait l'être. Penchant pour la vérité, pour la béatitude est la première loi essentielle de l'homme.

$$\frac{\begin{matrix} & 1 & \\ 1 & & 1 \end{matrix}}{3}$$

Regarde autour de toi et considère tes frères ; tout aspire à la vérité, tout à la béatitude, seulement sur des chemins faux ; l'erreur et le vice sont eux-mêmes des témoignages de ces grandes vérités ; tout cherche le bonheur et ne le trouve point, dès qu'il cherche le bonheur hors de Dieu. $10\,\frac{0}{0}$.

Nous sommes les enfants du temps et de l'espace ;

la variation, le changement et les phénomènes sont notre part; le changeable ne peut rien donner qui est invariable; ce qui est inconstant, pas de constance; nous ne pouvons donc pas chercher la vérité et le bonheur dans le monde de la variabilité et des phénomènes, mais hors du monde, où il n'y a ni temps ni espace, ni phénomène, ni changement; c'est en Dieu $\frac{11}{2}$.

Tout ce qui est séparé ne jouit du repos que s'il est réuni de nouveau avec son essence d'où il sortait et dont il est séparé. 5 4 3 2 1.

C'est la plus grande loi du monde spirituel et corporel; car tout a de la ressemblance, tout est type; ce qui est dans le petit l'est aussi dans le grand.

$$\frac{333}{9}$$

La séparation est la cause de la lutte dans le corporel et spirituel, réunion, attraction, unification, loi de l'essence 1 $\frac{10}{10}$ 0.

L'homme lutte, souffre, meurt; il n'est donc pas réuni avec son essence, car autrement il serait en repos. Cette souffrance, cette mort, cette lutte montre une attraction supérieure, il faut qu'il se trouve là dans l'état de séparation, et en lui la loi de la réunion agit puissamment et prodigieusement..

Mon corps change, se décompose, devient de la poussière et se mêle à la terre, la terre est donc son

essence ; mais ma tendance intérieure n'aspire pas à la réunion avec la terre. Je m'effraie en voyant la destruction, je sens l'instinct de la conservation même lorsque je me meurs. C'est donc une essence de l'esprit qui m'entraîne à une source originaire, d'où tous les esprits sont sortis ; et qui est cette source originaire ? Dieu $\frac{\frac{1}{1\ 2\ 3\ 4}}{10}$.

Je sortais donc de la source originaire des esprits ; mais ma foi ne l'a-t-elle pas déjà dit depuis longtemps. Je suis donc ici-bas dans l'état de la séparation, et la première loi essentielle de mon esprit est réunion avec toi — Dieu.

$$1 - 4 - 0 \quad \frac{\frac{1}{4}}{0}.$$

La vocation d'homme y repose. Où est donc contenu le chemin de ma réunion ? Comment est-ce que je sais le trouver ? Qu'est-ce qui me séparait de toi ? Qu'est-ce qui peut me réunir avec toi ?

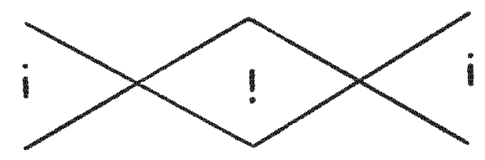
Ne pouvant être heureux qu'en toi, la source de tout le bonheur ne doit être qu'en toi ; tu es donc nécessairement le commencement originaire de tout le bien ; hors de toi il n'y a rien de bon, et rien ne peut être bon, ce qui ne conduit pas à toi.

Le bien de chaque être doit donc être l'accomplissement de sa loi ; le mal sera ce qui s'y oppose.

Le mal n'obtenait son existence que par la séparation du bien ; tout mal cesse, si tout est réuni avec la source du bien.

Par la réunion avec la source originaire du bien je suis donc au-dessus de tout mal; mon salut est donc proportionné à la gradation de mon approximation. Plus nous sommes proches de la source originaire, plus nous avons de bonheur; plus nous sommes éloignés, plus de mal nous avons.

La vie et la mort y reposent — la vie spirituelle, la mort spirituelle.



Origine du bien ! — Tu étais donc le premier ; tu es éternel et unique. Le mal ne naissait que quand des êtres se séparaient de toi. L'origine du mal n'est donc pas éternelle.

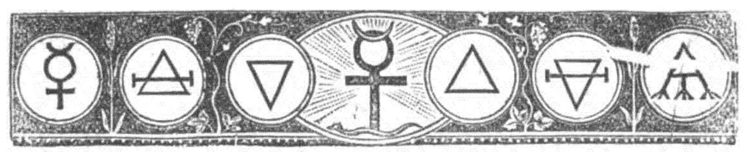
$$1 = 1 - 2 = 2 - \frac{11}{2}.$$

La suite de la séparation est le mal, et le mal est la punition de la bonté, qui montre justement son pouvoir sur le mal en invitant le séparé par la suite du mal, par le malheur, à la réunion. — Oh ! bonté, oh ! amour, fais que je m'absorbe tout en toi, afin que je t'adore.

ECKARTHAUSEN.

(*A suivre*).





PARTIE LITTÉRAIRE

LA MORT DE KRAKAU

Un phénomène de métempsycose

Par une nuit noire on l'avait assassiné, on avait blanchi ses os et on les avait amenés en France. Le squelette faisait l'ornement très présentable du cabinet de consultation d'un médecin. Il resta intact pendant la longue vie du médecin et fut pour ses enfants, lorsqu'ils étaient encore dans l'âge tendre, un objet de terreur.

La froide carcasse ne pouvait raconter ce qui s'était passé quand elle était encore recouverte de chair vive. Ce crâne, maintenant vide et sans pensée, montrait la suture perpendiculaire du front, de sorte que n'importe quel connaisseur pouvait s'apercevoir que c'était un de ces crânes rares, dans lesquels les esprits intelligents ont coutume de se loger. Des idées dignes d'être notées, et qui auraient pu acquérir à leur auteur une place parmi les premiers esprits du siècle, avaient agité ce cerveau, tombé en poussière depuis longtemps. Mais ce fut la destinée de cet infortuné,

que ses idées furent exposées dans un milieu médiocre. Au lieu de la gloire et des honneurs, elles ne rapportèrent à leur auteur que la moquerie et le sobriquet de « Jules le fou ».

Cependant la suture du front ne racontait rien de ces événements, elle faisait plutôt conjecturer au propriétaire du squelette qu'il représentait les derniers restes des ossements d'un homme qui avait occupé des fonctions importantes durant sa vie et qui avait été forcé d'exhaler son âme sous les mains du bourreau, après que son sort l'eut poussé dans la voie du crime.

Une lésion des vertèbres du cou, qui avait été réparée d'une manière à peine suffisante, semblait justifier cette hypothèse. Le docteur W... ne voulait pas croire que cette lésion eût une origine posthume, comme son collègue B... l'affirmait, quand ils avaient abordé la question.

Cependant le moi pitoyable de Jules le fou, suivant son cours de développement psychique allant vers le perfectionnement, mais n'atteignant jamais la perfection même, avait depuis longtemps déjà fait sa réapparition sur terre et était cette fois parmi les autres mortels, depuis 45 ans incarné par un prince. L'entourage privilégié du prince tenait en grande admiration les trésors d'esprit qu'il daignait révéler de temps à autre. Le prince S... avait un cœur très charitable et rempli de dévouement pour les pauvres, c'était aussi le consolateur des affligés. Mais ses jours comme ceux des autres mortels étaient comptés ; ce fut un grand deuil dans la ville quand le bienfaiteur

princier mourut. Son fils, le jeune prince S..., le fit enterrer avec grand honneur et nombreuses cérémonies dans la crypte de famille, sous la chapelle du château de K.

Trente ans s'écoulèrent, et Charles W..., le petit-fils du docteur W..., possesseur du squelette de Jules le fou, parcourait un jour sa chambre au château du prince S... Il était par une heureuse chance devenu le médecin ordinaire de ce prince. Il ne pouvait définir le sentiment étrange qui l'envahissait à son insu. Depuis qu'il séjournait dans ce château, il ne pouvait se rendre maître d'une inquiétude singulière, qui le prenait chaque fois qu'il devait pénétrer dans une partie du château non fréquentée. Ce fut bientôt un tourment insupportable pour lui de ne pas pouvoir interpréter la sensation particulière qu'il éprouvait de connaître depuis longtemps déjà tous ces lieux et de ne pas rencontrer pour la première fois le vieux concierge du château. Mais ce qui était pire, la crypte du château le remplissait toujours d'une horreur secrète, et pourtant l'attirait par une mélancolie inconnue, de sorte qu'il se crut sérieusement malade et qu'il craignit de perdre la raison. Le squelette qui avait appartenu à son grand-père, et qui se dressait dans un coin de sa chambre, l'embarrassait singulièrement. Il ne l'avait jamais aimé. Il s'était souvent secrètement blâmé d'être si poltron. Il n'avait pourtant jamais éprouvé une crainte superstitieuse des morts ou des parties d'un cadavre, parce qu'il était médecin. Mais ce squelette avait le don de l'effrayer chaque fois que ses regards tombaient sur lui. Plu-

sieurs fois il avait cru voir le squelette blanc resplendir dans la nuit et qu'il commençait à se mouvoir. Il lui avait semblé qu'une personne inconnue se tenait debout à côté du squelette, sans qu'il pût très bien distinguer ses formes. En même temps il s'était senti comme si par un effet magique il eût été dédoublé, c'est-à-dire il s'était senti vis-à-vis de lui-même comme en face d'une autre personne, qui constituait pour ainsi dire une troisième personne dans la chambre. Cette situation faillit le rendre fou.

Le prince S... était un spirite passionné, et il avait demandé souvent à son médecin ordinaire d'assister à ses séances de spiritisme, celui-ci lui semblant être un puissant médium. Le prince venait de lui demander à nouveau avec instance d'être présent à la séance qui devait avoir lieu le soir. Ce fut le premier désir du prince d'évoquer l'âme de son père défunt. Il n'y avait pas encore réussi, mais grâce à la présence de son médecin ordinaire il avait foi dans le succès de cette nouvelle tentative. C'était la raison pour laquelle Charles W... était en proie à la plus grande surexcitation. Il n'avait pas cessé de parcourir sa chambre et tentait de réfréner ses sentiments, qui atteignaient leur paroxysme d'intensité dans une horreur non encore motivée, s'il se représentait seulement la tentative qui était proche. Il n'osa pas opposer un refus au prince, et c'est pourquoi il lui promit cette fois d'être à sa disposition.

Le soir approchait. On avait coutume de se réunir dans la grande salle située au-dessus de la chapelle

du château et de sa crypte, où les ossements du vieux prince étaient renfermés. Dans l'assemblée il y avait un médium renommé, sur le pouvoir duquel on racontait des choses étranges. Ce médium avait déclaré dans la dernière séance, alors qu'il se trouvait sous l'influence magnétique, que l'apparition du prince décédé réussirait à la condition que le docteur Charles W. assistât à la séance. Le jeune prince avait donc insisté auprès de W... avec tant de force, qu'un refus eût ressemblé à une offense. Le docteur W... fut introduit dans l'assemblée et on lui offrit une place à côté du médium.

La séance commença. On forma la chaîne et le médium tomba dans le sommeil magnétique. Voici que soudain, dans la nuit qui remplissait la salle, un phénomène inexplicable se produisit, et après la harangue et l'interrogatoire, l'assemblée eut l'impression que Jules le fou de K... était présent. La révélation fut que sa patrie était K., qu'il avait été assassiné par une nuit noire d'automne et que, dans une chambre haute du château, se trouvaient ses derniers restes.

On interrogea l'esprit selon l'usage et on le chargea de mettre la société en rapport, si possible, avec l'âme du prince trépassé. Aussitôt le phénomène cessa et les personnes présentes entendirent une voix humaine sourde et semblant venir du fond de la crypte sous ses pieds mêmes. La voix déclara qu'elle voulait épargner à tout le monde l'angoisse d'une nouvelle apparition surnaturelle. On eût tenté de dévoiler d'une main impie le voile étendu par une sage raison

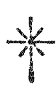
sur l'enchaînement de toutes les choses et surtout sur la mort.

« Moi, je suis autorisé par le sort des mondes, dit la voix sourde du fond de la crypte, à lever le voile devant vos yeux profanes. Pour cette raison je ne vous dirai qu'une chose.

« A cause de votre jeu impie mon moi est renvoyé dans l'univers, afin de continuer son cours de développement psychique dans une existence nouvelle. La découverte que vous ferez sous peu de temps dévoilera la vraie relation de toutes les choses aux yeux des sages. »

Lorsque la séance eut pris fin, le médecin ordinaire du prince S... fut trouvé mort. Un coup d'apoplexie au cœur avait terminé sa vie. C'est ce que déclara le médecin appelé tout à l'heure. Mais le prince S., qui avait perdu et son médecin et son ami, se désintéressa de ces questions au point de ne plus vouloir assister à une séance de spiritisme.

Dr M.



UN SECRET PAR MOIS

Voici quelques secrets pour faire passer le mal de tête et le mal de dents :

Prenez du bois tendre de saule et de romarin, faites-le cuire dans du vinaigre jusqu'au tiers à peu près du liquide; lavez-en la tête à froid ou à chaud. L'aimant fait souvent aussi le plus grand bien.

Pour le mal de dent, mâchez du pourpier, ou mettez un peu de l'élixir suivant dans la dent malade :

Du mastic;

De la sarriette;

De l'origan. De chacun une once et demie. Pilez le tout et faites macérer dans une once d'eau-de-vie.

MIZAULD.

Cours de l'École Hermétique

Les cours de l'Ecole hermétique reprendront, sauf retard imprévu, en octobre.

Nous donnerons le programme de ces cours dans le prochain numéro.

Cette année, un cours d'alchimie avec expériences pratiques et un cours de médecine hermétique s'ajouteront aux enseignements habituels de l'Ecole.

Le droit d'inscription est de 2 francs et la cotisation de 2 francs par élève et par mois.

On peut s'inscrire dès maintenant 5, rue de Savoie, Paris, le jeudi matin à 9 heures et le jeudi à 4 heures de l'après-midi.

Conférences spiritualistes.

Les conférences reprendront sans doute en novembre.

Toutes les entrées seront payantes et aucune cotisation ni souscription ne sera demandée aux assistants.

Les entrées seront de o fr. 50 par personne et par séancel et il y aura trois rangs de places réservées à 1 franc.

Si les recettes dépassent les dépenses, des séances supplémentaires seront organisées.

Les séances auront lieu dans la grande salle de l'Hôtel des sociétés savantes.

Méthode de découverte des sources.

Voici une nouvelle méthode de découverte des sources employée dans le Lyonnais :

Pulvériser, puis mélanger convenablement 60 grammes de chaux non éteinte avec la même quantité de vert-de-gris et de soufre. Mettre ce mélange dans un vase neuf émaillé et le couvrir avec 20 grammes de laine de mouton non lavée, puis fermer le vase hermétiquement au moyen d'un couvercle également émaillé.

Il faut ensuite peser le vase et son contenu bien exactement, et, par un temps bien sec, l'enfouir dans le sol de façon qu'il soit recouvert d'environ 30 centimètres de terre. Vingt-quatre heures après, le retirer, et après l'avoir essuyé convenablement, le peser de nouveau.

Si le vase est plus léger que lors du premier pesage, on peut conclure qu'il n'y a pas de source ou de couche d'eau à proximité; si, au contraire, il est plus lourd, c'est qu'il y a de l'eau à proximité; et elle est d'autant plus proche que la différence de poids est plus considérable.

Nouvelle édition de Khunrath.

On sait quelle est la rareté et l'intérêt des planches hermétiques et magiques de Khunrath.

Les reproductions de ces planches parues jusqu'à ce jour étaient à peu près sans utilité, puisqu'elles ne contenaient aucun texte donnant l'explication de chaque figure.

Or, une nouvelle édition de l'œuvre de Khunrath vient de paraître sous la direction des docteurs Marc Haven et Papus. Cette édition contient la reproduction en grandeur in-folio de chacune des douze figures de l'ouvrage original, l'ordre exact des figures a été découvert et rétabli, enfin chaque figure est accompagnée d'un commentaire explicatif avec références aux traités mystiques correspondants.

Le prix du volume est de 10 francs, ce qui ne fait pas 1 franc par gravure.

Toutefois, à titre de prime, l'ouvrage sera envoyé à nos lecteurs pour la somme de 8 fr. 50, franco, en s'adressant à la Librairie Ficker, 5, rue de Savoie, Paris, et en faisant connaître sa qualité de lecteur ou d'abonné de l'*Initiation*.

∴

Nous rappelons que la librairie Ficker a aussi édité au prix de 5 francs l'important ouvrage : *Au pays des Esprits*. L'édition touche à sa fin et bientôt ce volume vaudra plus de 20 francs.

REVUE DES REVUES

Anna Christie Miller l'« enfant prodige » de Sioux City.

Le New-York Herald a publié la lettre suivante de Sioux City (Iowa), en date du 18 février 1905 :

Anna Christie Miller, jeune fille de 16 ans, fréquentant les écoles publiques, s'est aperçue, il y a un mois, d'être douée d'une faculté psychique exceptionnelle.

C'est une élève très intelligente, qui obtient les meilleures notes de son école. Elle peut, les yeux bandés, donner une description des objets au sujet desquels on la questionne; quand on lui présente une poignée de pièces de monnaie, elle en indique le nombre, que personne dans la chambre ne connaît, et dont on vérifie ensuite l'exactitude. Au surplus, cette remarquable jeune fillle peut faire danser une gigue à une table qui se promène ensuite dans la pièce et vient tomber en son giron; elle envoie alors le meuble dans une autre direction jusqu'à l'un des assistants qui se trouve dans la partie la plus éloignée de la chambre; elle fait enfin tenir la table sur un seul pied et la met en mouvement par le seul attouchement de ses doigts alors qu'un homme y est assis dessus et exécute d'autres tours qui étonnent tout le monde.

Miss Miller est une élève de l'école Armstrong de cette ville. Elle est venue à Sioux du Grand Center, Iowa, où son père est employé de chemin de fer.

Ayant trouvé un engagement dans la pension de famille de Mrs Ella Mahaney, elle y lave les assiettes et fait d'autres menus services pour payer sa nourriture et son logement pendant qu'elle suit les cours de l'école.

Son ambition était de devenir institutrice dans les écoles publiques; c'est pourquoi elle s'est rendue à Sioux City. Mais à présent Miss Miller a d'autres idées, ayant découvert qu'elle possède des facultés pareilles à celles qui ont fait connaître Anna Eva Fay, l' « aimant de la Georgie », et d'autres sujets psychiques bien connus.

Ce n'est que par hasard que la jeune fille s'est aperçue de ses pouvoirs psychiques. Sa découverte a été le résultat de son succès hors ligne dans ses études. Les notes qu'elle recevait pour toutes ses leçons, pour tous ses examens étaient invariablement de 100 p. 100. En vain ses maîtres fouillaient-ils ses cahiers pour trouver un motif de lui donner des notes plus basses. Ne trouvant aucune faute dans ses devoirs, ils en conclurent qu'elle « trichait » et l'en accusèrent ouvertement. Ils ne pouvaient en effet trouver d'autres explications à tant d'exac-

titude. Cette accusation produisit une pénible surprise à la jeune fille, qui était incapable d'avoir recours à des moyens détournés pour se distinguer.

— Je pourrais faire le devoir d'une classe plus élevée aussi bien que celui de la sixième, disait-elle. Je vois nettement la solution des problèmes que vous nous proposez comme si je lisais dans un livre.

Les instituteurs ne comprenaient pas encore. Ils décidèrent de faire un essai. Ils lui soumirent des problèmes d'un degré beaucoup plus avancé que ceux qui se rapportaient à sa classe. Elle n'éprouva aucune difficulté à les résoudre. Son habileté étonna les maîtres et on commença à parler d'elle.

A la pension où elle travaillait, sa maîtresse Mrs Mahaney s'habilla un jour pour sortir : elle ne trouvait pas ses peignes et les chercha en vain longtemps. Anna n'avait généralement pas accès dans la chambre de sa maîtresse ; néanmoins Mrs Mahaney lui demanda si elle n'avait pas vu ses peignes. Anna répondit que non, mais elle ajouta : « Je puis pourtant vous aider à les chercher. »

Alors elle se rendit directement à la toilette qui se trouvait dans la chambre de Mrs Mahaney et les retira de dessous le meuble où ils étaient tombés et les rendit à sa maîtresse.

Depuis ce jour, les facultés d'Anna amusèrent et étonnèrent grandement les pensionnaires de Mrs Mahaney. Il y a quelques jours, pendant que ces messieurs se trouvaient réunis dans le salon, Anna fut invitée à exécuter quelques expériences de lecture de la pensée. On plaça devant elle un tableau, alors qu'elle avait les yeux bandés : elle en donna une description détaillée. On essaya d'autres expériences dans lesquelles elle réussit parfaitement. Depuis ce jour les pensionnaires de Mrs Mahaney ne cherchent plus de distraction au dehors : Anna les amuse tous les soirs.

Miss Miller est de belle apparence; quoique si jeune encore, elle est déjà bien développée. On ne peut pourtant pas dire que son intelligence, en dehors de la faculté spéciale dont il est question, soit au-dessus de la moyenne.

Phénomènes de perception à distance

Dans la séance tenue le 3 juin par la Société de Psychologie de Paris, sous la présidence de M. le docteur Manouvrier, et avec l'intervention de MM. Belot, Boissier, Courtier, Dumas, Séglas, Simon, Sollier, Youriévitch, etc., le docteur Paul Sollier, directeur du Sanatorium pour les maladies nerveuses, à Boulogne-sur-Seine, a parlé des expériences qu'il a faites à plusieurs reprises en présence du docteur Boissier, M. Courtier, le docteur Duhem, un de ses assistants. Voici son discours :

Il s'agit d'un homme de 36 ans, qui, à la suite d'une chute d'un train en marche, est atteint depuis 15 mois de névrose traumatique, c'est-à-dire de grande hystérie développée brusquement sitôt après l'accident, et caractérisée par une contracture permanente des membres inférieurs, du tremblement avec parésie du bras droit, de l'amnésie rétro-antérograde s'étendant à toute son existence, de la tachycardie, de la tachypnée, de l'ano rexie, des attaques fréquentes reproduisant les phases de son accident, et enfin une anesthésie sensitivo-sensoriell et viscérale très intense. Cet homme en état de vigilame bulisme complet tombe en hypnose avec la plus grande facilité; et par le réveil cérébral, tel que je le pratique habituellement, je suis arrivé au bout d'assez peu de temps à faire disparaître sa contracture des membres inférieurs et ses crises; sa mémoire commence à se manifester, ses fonctions respiratoires et cardiaques à revenir au prorata du retour de sa sensibilité. C'est sans y penser, au cours d'une séance de réveil cérébral, que j'ai constaté les phénomènes de perception à distance dont je veux vous entretenir, et que j'ai d'ailleurs rencontrés plus d'une fois déjà, mais avec une moins grande netteté.

Obligé de m'absenter un moment du laboratoire où se passait cette séance, je le laisse sous la surveillance de son infirmier et du docteur Duhem. A mon retour je le trouve près de la porte qu'il avait cherché à ouvrir pour me rejoindre. Je lui demande pourquoi il voulait sortir : « Pour vous retrouver, me dit-il. — Mais pourquoi ?

— Je ne sais pas, » me dit-il. Ce phénomène d'attraction du sujet pour l'hypnotiseur, ce besoin de rester à son contact est trop fréquent pour que j'en fusse étonné. Je lui fais alors continuer sa séance de resensibilisation, et au bout d'un certain temps je le place à trois mètres environ de moi, debout et me tournant le dos. Je lui dis avec insistance de rester ainsi pour s'assurer s'il tient bien maintenant sur ses jambes. Il frappe alors alternativement de l'un et l'autre pied, et pendant qu'il est occupé à cet exercice je fais avec la main étendue, puis ramenée vers moi, le signe de tirer sur lui. Il s'arrête aussitôt dans ses exercices, se retourne et vient droit à moi. Je fais l'étonné, lui demande pourquoi il vient vers moi : « Mais vous m'avez appelé, dit-il. — Je ne vous ai pas appelé : je vous ai dit au contraire de rester, à bien vous assurer sur vos jambes. — Mais vous m'avez fait signe de venir ! — Je ne vous ai fait aucun signe, je vous le répète. Et d'ailleurs comment l'auriez-vous vu puisque vous me tourniez le dos et aviez les yeux fermés ? — Je ne sais pas, mais vous m'avez fait comme ça (et il me mime mon geste). — Mais encore une fois, lui dis-je, vous ne pouviez pas me voir; avez-vous cru sentir quelque chose ? — J'ai senti que vous m'attiriez; je ne sais pas, moi : mais je sais bien que vous m'avez fait signe de venir. »

Je dois ajouter que c'est un homme de culture très ordinaire, d'intelligence moyenne et qui, ni par sa profession, ni par son milieu, ne s'est jamais occupé de questions d'hypnotisme, de spiritisme ou d'autres phénomènes analogues.

Dans la même séance, à un autre moment, après avoir continué sans commentaires à procéder à son réveil cérébral, je profite d'un moment où il est couché par terre, le sommet de la tête dans ma direction et derrière un rideau, avec, auprès de lui, les docteurs Boissier et Duhem et son infirmier, pour vaquer à différentes occupations dans le laboratoire, tout en continuant à l'encourager de la voix à se réveiller. Puis, à un moment donné, je lui fais signe, avec l'index relevé, de venir vers moi. Aussitôt ses réactions motrices s'arrêtent, il se lève et se précipite contre le rideau qu'on lui ouvre, pour arriver à

moi, qui me trouvais alors à quatre mètres au moins de lui. Je lui fais les mêmes demandes et les mêmes objections que la première fois.

Il ne sait pas mieux m'expliquer ce qui s'est passé pour lui. Tout ce qu'il sait, c'est que je lui ai fait signe de venir. Je lui demande quel signe il croit que je lui ai fait, et il me reproduit le signe, qui était différent cette fois du premier.

Avec M. Courtier nous avons été témoins des mêmes phénomènes d'une façon toute aussi nette, et de certains autres encore. Etant plongé dans l'hypnose, comme précédemment, et en cours de réveil cérébral, je m'absente après avoir réglé ma montre sur celle du docteur Boissier, en lui recommandant de continuer à bien se réveiller jusqu'à mon retour. Je me rends alors dans un cabinet séparé du laboratoire où il se trouve, par un vestibule d'escalier de cinq mètres de large, un mur de quarante centimètres d'épaisseur et précédé d'un petit vestibule ayant accès sur une galerie fermée par une porte vitrée. Une fois dans le cabinet, je fais le signe de la main comme pour l'attirer et immédiatement il se précipite vers la porte du laboratoire. Le bruit qu'il fait parce qu'on l'empêche de sortir m'avertit aussitôt du succès de l'expérience, et j'arrive près de lui. A mes questions il ne fait toujours que me répondre que je lui ai fait signe de venir me trouver. Il ne peut dire s'il a vu ou senti ce signe. Mais il me le reproduit.

Non contents de cette expérience, nous en tentons une autre. Cette fois je dois me rendre dans le même cabinet, mais ne pas l'appeler de suite. Je m'y rends, cause pendant cinq minutes avec un surveillant, puis refais le même geste. Pendant ce même temps, il a continué à présenter les réactions motrices ordinaires du réveil; mais au moment même où j'ai fait le signe, il les a suspendues et s'est de nouveau précipité vers la porte pour me rejoindre. Il ajoute cette fois un détail sur les sensations éprouvées par lui : c'est qu'il a senti quelque chose qui le tirait en arrière dans le front.

Nous avons cherché alors si j'étais seul à exercer sur lui ce pouvoir d'attraction. M. Courtier, le docteur Boissier, placés à une certaine distance derrière lui, eurent la même

action. Et cela est d'autant plus net qu'il était placé devant moi et que je pouvais aussi contrebalancer leur influence. Il oscillait bien, à la vérité, un moment, ne se retournait pas pour les rejoindre comme il fait avec moi, mais se mettait à marcher à reculons, comme si on l'avait tiré en arrière par son habit.

Nous avons essayé aussi s'il était capable de retrouver la trace de ma main sur le mur, mais sans succès. Il en fut de même pour savoir si j'avais mis un objet dans ma poche, et quel objet.

Il n'y a donc aucun phénomène de divination, d'intuition ou de communication de pensée avec son hypnotiseur ; il n'y a qu'un phénomène de perception. Et ce qui le prouve, c'est, non seulement que d'autres expérimentateurs que moi ont obtenu immédiatement le même résultat, mais encore que c'est le sens de l'impression qui détermine son mouvement. Je m'explique. Dans les expériences que je viens de vous signaler, je faisais le geste de l'attirer, et il venait. Mais si je fais le geste de le repousser, il s'éloigne. A la vérité, le phénomène est moins marqué ; mais il n'en est pas moins net, et je l'ai déterminé à plusieurs reprises.

Il semble donc bien qu'il s'agit d'une acuité particulière de la sensibilité.

J'ai observé plusieurs cas semblables. Au point de vue de l'état des sujets, il s'agissait toujours de sujets profondément anesthésiques d'une part et présentant une grande impressionnabilité aux passes, d'autre part. Le phénomène disparaissait lorsque le sujet recouvrait sa sensibilité cutanée normale et perdait cette impressionnabilité spéciale aux passes.

Il ne saurait être question de sensations auditives. Lorsqu'on est rapproché d'un sujet, il est évident que le déplacement de l'air peut, même faible, déterminer un certain bruit. Mais dans le cas que je viens de rapporter cette cause ne saurait entrer en jeu.

Que ce déplacement de l'air par le geste qui attire et qui aspire, en réalité l'air soit perçu, c'est ce qui semble le plus vraisemblable, surtout si on remarque que le geste de repousser le sujet, qui refoule en même temps l'air, agit en sens inverse du premier. Mais quand on agit à tra-

vers des espaces très étendus et surtout lorsque l'on est séparé du sujet par des murs plus ou moins épais, cette cause peut-elle être invoquée ?

Cette question soulève deux conséquences. L'on est amené à admettre : ou que la propagation des vibrations imprimées à l'air se fait à travers des obstacles considérés jusqu'alors comme insurmontables, ou qu'il s'agit de vibrations d'un ordre inconnu. Dans l'une ou l'autre hypothèse il n'en reste pas moins que certains sujets, dans des conditions spéciales d'anesthésie profonde, sont susceptibles de percevoir des impressions à des distances relativement considérables et qu'ils seraient en tout cas incapables de percevoir à l'état normal de veille et de sensibilité.

Ce fait n'est pas pour nous surprendre, encore qu'inexpliqué, car il se montre de même pour tous les autres ordres de sensibilité. Et j'ai insisté à maintes reprises sur lui, en montrant que dans les états d'anesthésie profonde les sujets étaient capables de percevoir des sensations organiques qui normalement sont absolument inconscientes. Et j'ajoutais que la connaissance de ce fait expliquait, d'une part, la possibilité que le sujet a alors d'agir volontairement sur des organes ordinairement soustraits à son contrôle et à sa conscience, et d'autre part la possibilité pour lui de faire par suggestion des actes qu'à l'état normal il serait incapable d'exécuter.

Mais j'ajoute que dans le cas particulier le problème ne se restreint pas à la perception d'une impression tactile ou cutanée qui, à l'état normal, serait inconsciente. Il se complique de cette constatation, que sans le secours de la vue le sujet sait que j'ai fait un geste pour l'attirer et même quel est ce geste, puisqu'il me le reproduit avec les variantes que je lui ai données moi-même. Comment peut se faire cette perception de mouvement exécuté à distance ? Je n'en sais rien, mais, le fait étant certain, il serait utile de l'étudier par les procédés de la physique, et c'est ce que je me propose de faire ultérieurement.

(*Annales des Sciences psychiques.*)

Le Gérant : ENCAUSSE.

Paris. — Imp. E. ARRAULT et Cie, 9, rue N.-D.-de-Lorette.

A 30 centimes

ALBERT (*d'Angers*). — *Le Magnétisme curatif devant l'Eglise.*

CHESNAIS. — *Le Trésor du foyer.* Contenant une foule de recettes d'une application journalière, des Conseils pour éviter et guérir un grand nombre de maladies, etc.

DEBOISSOUZE. — *Guérison immédiate de la peste,* de toutes les maladies infectieuses et autres maladies aiguës et chroniques, 2e édition.

H. DURVILLE. — *Le Massage et le Magnétisme* sous l'empire de la loi du 30 novembre 1902 sur l'exercice de la médecine.

— *Le Magnétisme considéré comme agent lumineux,* avec 13 figures.

— *Le Magnétisme des animaux.* Zoothérapie. Polarité.

— *L'Enseignement du Magnétisme à l'Ecole pratique de Massage et de Magnétisme.* Règlement statutaire, Programme et Renseignements.

LUCIE GRANGE. — *Manuel de Spiritisme.*

GRAPHOLOGIE *pour Tous.* — Exposé des principaux signes permettant très facilement de connaître les qualités ou les défauts des autres par l'examen de leur écriture, etc., avec figures.

LEBEL. — *Essai d'Initiation à la Vie spirituelle.*

MOUROUX. — *Le Magnétisme et la justice française devant les Droits de l'homme.* Mon Procès.

PSYCHOLOGIE EXPÉRIMENTALE. — Manifeste adressé au Congrès spiritualiste de Londres, par le *Syndicat de la Presse spiritualiste de France.*

A 20 centimes

DANIAUD. — I. *L'Art médical.* — II. *Note sur l'Enseignement et la pratique de la médecine en Chine,* par un LETTRÉ CHINOIS. — III. *Extrait de la Correspondance* (Congrès du libre exercice de la médecine). — IV. *Articles de journaux* sur le même sujet.

F. DE CHAMPVILLE. — *La Science psychique,* d'après l'œuvre de M. *Simonin,* avec 1 figure

JOUNET. — *Principes généraux de Science psychique.*

— *La Doctrine catholique et le Corps psychique.*

PAPUS. — *L'Occultisme.*

— *Le Spiritisme.*

ROUXEL. — *La Liberté de la médecine,* Pratique médicale chez les anciens.

BIBLIOTHÈQUE DU MAGNÉTISME et des Sciences occultes (Bibliothèque roulante.) Prêt à domicile. *Catalogue des ouvrages de langue française.*

PORTRAITS

Photographies et Phototypies à 1 franc

ALLAN KARDEC, CAHAGNET, COLAVIDA, DELEUZE, H. DURVILLE, C. FLAMMARION, LUCIE GRANGE, VAN HELMONT, *le Zouave,* JACOB, LUYS, PAPUS, RICARD, ROSTAN, SALVERTE.

Le Professeur H. DURVILLE dans son cabinet de travail.

Le Tombeau d'ALLAN KARDEC. — *Divers Portraits rares.*

En Photogravure à 50 centimes

AGRIPPA, ALLAN KARDEC, APOLLONIUS DE THYANE, BERTRAND, BRAID, BUÉ, CAGLIOSTRO, CAHAGNET, CHARCOT, CHARPIGNON, W. CROOKES, DELANNE, DELEUZE, LÉON DENIS, DURAND (de GROS), DURVILLE *en 1901,* DURVILLE *en 1872, 1887, 1901, 1903,* ELIPHAS LÉVI, G. FABIUS DE CHAMPVILLE, GREATRAKES, VAN HELMONT, KIRCHER, *l'abbé* JULIO, LAFONTAINE, LAVATER, LIÉBEAULT, LUYS, MESMER, MOUROUX, Dr MOUTIN, PAPUS, PARACELSE, PETETIN, DU POTET, le marquis de PUYSÉGUR, RICARD, DE ROCHAS, ROGER BACON, SAINT-YVES D'ALVEYDRE, SURVILLE, SWEDENBORG, TESTE.

Nota. — A la condition d'être demandés directement à la *Librairie initiatique,* 23, rue Saint-Merri, tous les *Ouvrages de propagande,* ainsi que les Portraits et Photogravures sont vendus avec les réductions suivantes :

Par 500	exemplaires,	assortis ou	non,	50 0/0	de remise:
100	—	—	—	40 0/0	—
50	—	—	—	33 0/0	—
25	—	—	—	25 0/0	—
10	—	—	—	10 0/0	—